



REPUBLIQUE DU SENEGAL

Un Peuple – Un But – Une Foi



MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR, DES UNIVERSITES ET DES  
CENTRES UNIVERSITAIRES REGIONAUX ET DE LA RECHERCHE  
SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR (UCAD)



INSTITUT NATIONAL SUPERIEUR DE L'EDUCATION  
POPULAIRE ET DU SPORT (INSEPS)

MEMOIRE DE MAITRISE ES - SCIENCES ET TECHNIQUES DE  
L'ACTIVITE PHYSIQUE ET SPORTIVE (STAPS)

**SUJET:**

L'ARÈNE DE LUTTE COMME LIEU SOCIO-CULTUREL  
À DAKAR : RITES-RITUELS ET PRATIQUES DE LA  
TRADITION À LA MODERNITÉ

Présenté et soutenu par :

M. Mamadou TINE

Sous la co-direction de :

Mme Dominique CHEVE

Professeur de philosophie, Chargée de cours à  
l'Université de la Méditerranée, Faculté de  
Médecine de Marseille, Docteur en Anthropologie  
biologique

M. Djibril SECK

Docteur en Biomécanique et Physiologie de la  
Performance Sportive

Année universitaire 2009-2010

**DEDICACE**

# REMERCIEMENTS

**Rien ne peut se faire sans secours à DIEU. Je rends donc grâce à Allah le tout puissant, source de tout pouvoir et de tout savoir.**

**C'est par l'aide de certaines personnes qui ont su être disponibles que j'ai pu accomplir ce modeste travail. Ainsi, je remercie mes encadreurs Mme Dominique CHEVE et M. Djibril SECK pour leur supervision et leur disponibilité ;**

**A Mme Marianne BARTHELEMY pour ses remarques ;**

**A tout le corps professoral et administratif de l'INSEPS pour la bonne qualité de la formation qui nous a été dispensée. Mention spéciale à M. A. I. DIA, M. Ado SANO, M. A. A. NDIAYE, M. Mbargou FAYE, Sokhna « Bissap », Diop NIANG... ;**

**Tous les membres du CNGL ainsi que tous les acteurs de la lutte qui m'ont aidé et soutenu : Hippo NGARY, Ndickou THIOUNE, Ibou Ndiaye « Niokhobaye », Mame Gorgui NDIAYE, Manga 2, Katy DIOP, El Hadj Bécaye MBAYE, Khadim SAMB, Faga 2, Vieux Sing-Sing FAYE, Modou LO, Zoss, Bombardier, Yékini, les écuries Ndakarou, Fass, Show Men, Rock Energie, Fass, Benno... ;**

**A tous mes amis « Baye Fall » et « Rasta » de l'UCAD, de Thiès et d'ailleurs : Fatou DIABAYE, Pape Coly DIOP, Sawla, Murielle E. COLY, Boubacar SAO « Boub's », Rose NDIONE, Mor « Kaltieux », Philomène MBA Kane, Ta Suzanne, Ton André, Clément FAYE, Penda, Laye KAO, Marème DIANE, Ela DIEDHIOU, Yayefal, Pape SAMB, Ndack, Zof@chil SAMBOU, Emile Jolèn... ;**

**A mes tuteurs Mamadou SECK, Magatte TINE, Kaka KAMARA de même que mes tutrices Seynabou WADE, et Alimatou DJITE pour leur gentillesse et leurs soutiens ;**

**Et enfin, merci à toutes les bonnes volontés qui m'ont soutenu de près ou de loin pour la réussite de cette étude.**

**JahJeFal**

# SOMMAIRE

## Sommaire

DEDICACE.....	2
REMERCIEMENTS .....	3
SOMMAIRE .....	4
Exergue.....	8
<b>RESUME</b> .....	11
Introduction .....	13
CHAPITRE I : ESSAI DE DEFINITIONS.....	17
I.1. L'Arène .....	17
<b>I.2. Rites – Rituels</b> .....	17
I.2.a Nature du rite.....	18
I.2.b Les différents types de rites.....	18
<b>I.2.c Les explications non religieuses</b> .....	19
II. Dimension de la lutte dans la région de Dakar : quelques données socio- démographiques et économiques .....	20
Genèse de la lutte au Sénégal.....	22
III.1. Historique : Le Lâmb, du village traditionnel à l'écurie urbaine.....	22
III.2. Les différentes formes de pratique .....	23
III.2.1 La lutte traditionnelle sénégalaise .....	23
III.2.2 La lutte simple .....	24
III.2.3 La lutte sénégalaise avec frappe, une pratique urbaine.....	25
CHAPITRE II : Caractéristique : le passage à l'urbanité .....	28

I. Les enjeux sportifs et techniques .....	28
II. Les enjeux mystiques .....	28
III. Les enjeux socio-économiques et financiers .....	30
III.1. Les lutteurs.....	31
III.2. Les écuries et écoles de lutte.....	32
III.3. Les promoteurs .....	33
III.4 Le Comité National de Gestion de Lutte (CNGL) .....	34
III.5. Les sponsors.....	34
III.6. Les médias .....	35
IV. Les enjeux identitaires .....	36
IV.1. Baccou ou bàkk' .....	37
IV.2. Le Touss (danse) .....	37
IV.3. Le Ndwabine .....	37
IV.4 Le Simb, ou la danse du faux lion.....	38
DEUXIEME PARTIE : METHODOLOGIE .....	41
<b>I. Population et cadre d'étude .....</b>	<b>41</b>
<b>II. Méthodes .....</b>	<b>41</b>
<b>II.1 Entretien semi-directifs .....</b>	<b>41</b>
<b>II.2 Observations.....</b>	<b>42</b>
II.3 Le Protocole d'observation.....	43
<b>II.4 Les Limites de l'observation.....</b>	<b>44</b>
<b>II.5 Matériels Utilisées.....</b>	<b>44</b>
<b>TROISIEME PARTIE : RESULTATS ET DISCUSSIONS .....</b>	<b>46</b>

I. L'arène comme lieu d'échange culturel ou de socialisation.....	47
I.1 L'espace de jeu .....	48
I.2 La cérémonie et le spectacle .....	50
<b>I.3 Projection identitaire</b> .....	52
II. L'arène comme lieu économique .....	54
L'arène comme lieu sportif .....	58
<b>III. L'arène comme lieu mystique</b> .....	63
Conclusion et perspectives.....	68
BIBLIOGRAPHIE .....	72
ANNEXES .....	76

# EXERGUE

## *Exergue*

« Il n'est pas question de sport. Il n'y a pas de vainqueur. Il n'y a pas de vaincu. Il est question que du rituel des hommes désignés à combattre. Des corps pleins, reposés. Un affrontement à ciel ouvert dans les arènes de sable du Sénégal. Une joute rituelle au cœur des villes et des villages. Un duel socialisé, musical, vierge d'influence blanche. Des lutteurs enracinés dans leur terre et ne rêvant d'aucune Amérique. Des lutteurs sevrés des paroles magiques des marabouts et du chant des tambours, protégés du monde par le chœur des femmes et les poèmes guerriers nés aux racines du terroir.... La lutte à ciel ouvert. Le combat comme déploiement poétique et lien aux forces invisibles. »

**Philippe Bordas, 2010**

# RÉSUMÉ



## **RESUME**

La lutte sénégalaise est envisagée comme prisme de lecture d'une société aux prises avec des phénomènes de transitions démographique, économique et culturelle complexes.

Le lamb ou laamb en wolof, qui est une pratique traditionnelle, sportive, physique et sociale, dont le but était de mesurer la valeur, le courage et la force des hommes-guerriers, de désigner le champion du village, s'est progressivement professionnalisé avec un travail constant d'harmonisation des règles sans pour autant qu'il existe de réelle uniformisation. Les enjeux symboliques demeurent, comme les exigences d'un code de l'honneur et du courage ou de la bravoure.

« Sport de préhension, elle intègre une forme frappée et renvoie à une dimension culturelle mettant en œuvre tout un système symbolique, social, mystique dont la complexité renvoie à un enjeu anthropologique conjuguant à la fois les enquêtes de terrain, les études des discours et des représentations à l'œuvre, comme des imaginaires et des sensibilités » (Chevé et al.).

Il s'agira donc de mieux comprendre comment s'articulent, se conjuguent, à la fois, la préservation des valeurs et des pratiques comme des croyances et les processus de « sportivisation » et de spectacularisation liés à la modernité mais également de mettre en évidence la complexité de la pratique de la lutte sénégalaise, envisagée dans une perspective pluridisciplinaire. Dans quelle mesure et pourquoi la lutte sénégalaise peut-elle être envisagée comme « un fait socio-économique et culturel total » ?

Après une rapide présentation de la spécificité de cette pratique au Sénégal, de son inscription historique et sociale, de ses formes et de ses enjeux, nous ferons un état de sa pratique et des modes d'organisation de ce sport comme des pratiques symboliques qui le traversent.

Il ne sera pas d'objet de présenter encore des données analysées (projet de recherche trop récent et à visée holiste en anthropologie des pratiques et des représentations corporelles), mais bien un terrain d'étude et des questionnements de façon à mieux comprendre comment s'articulent, se conjuguent, à la fois, la préservation des valeurs et des pratiques comme des croyances et les processus de « sportivisation » et de spectacularisation liés à la modernité.

# INTRODUCTION

## Introduction

Malgré les idées reçues, le sport n'est aucunement en continuité avec les pratiques athlétiques de la Grèce antique. Nées de la période victorienne en Angleterre, les activités sportives n'ont eu de cesse de se développer au fil du temps au point qu'aujourd'hui elles occupent une place essentielle dans les sociétés et particulièrement au Sénégal. Parmi ces activités, la lutte apparaît certainement comme l'une des plus anciennes activités corporelles humaines ; pratiquée à mains nues, elle précède la lutte armée comme moyen de combat. On serait tenté d'attribuer aux dieux grecs l'invention de la lutte, car les cultures méditerranéennes lui accordent une importance dont témoigne encore une tradition artistique particulièrement riche. L'histoire de l'africain sub-saharien et de la lutte atteste que cette dernière fait partie des traditions auxquelles il est le plus attaché, et on n'hésite pas à parler de « sport national » au Sénégal même quand elle doit céder en popularité devant le football.

En effet, au Sénégal, la lutte est sûrement le sport traditionnel le plus populaire. Ce n'est pas seulement une discipline sportive mais un sport de combat existant depuis des millénaires et qui incarne les traditions de la façon la plus manifeste. Dans le Sénégal d'avant les années 60, la lutte avait une place majeure dans les habitudes sportives et dans la culture de certaines ethnies ou populations<sup>1</sup> (Hal pulaar, Sérère, Diola). Les compétitions de lutte étaient l'évènement le plus important lors des jeux de fêtes et, est probablement le sport le plus ancien ayant toujours fait l'objet de compétition.

L'arène, comme lieu privilégié des combats, semble refléter à chaque affrontement toute la culture sénégalaise.

En effet, l'arène est aujourd'hui le lieu par excellence d'un dialogue intelligible et compréhensible des langues que nous parlons sans avoir recours à des traducteurs, des religions révélées qui y prennent forme et se mêlent également avec nos pratiques animistes. Les ethnies y manifestent, dans un climat d'émulation, leurs rites les plus

---

<sup>1</sup> Convenons avec les anthropologues qu'aujourd'hui le terme d' « ethnie » pose quelques problèmes et que celui de « population » est plus acceptable. Il ne nous appartient pas de rentrer dans ce débat de spécialistes, mais d'en tenir compte pour relativiser notre dénomination. Pour autant, nous prenons la liberté d'utiliser le terme « ethnie » ici parce que dans les représentations sénégalaises, comme dans les mentalités et les imaginaires collectifs, ce terme là est usuel.

caractéristiques.

Les services les plus modernes de notre époque, notamment les médias, y participent amplement et mettent de jour en jour les riches et les pauvres à équidistance par rapport à certains événements, même si les intérêts des uns et des autres diffèrent. Une sorte de nivellement s'effectue et conduit à la participation de tous. Même les autres êtres vivants, animaux comme végétaux ont leur place dans cet espace et notamment sont utilisés dans les pratiques mystiques. Ils y ont tout le respect qui leur revient étant donné les croyances générales.

La lutte traditionnelle ou moderne, sans ou avec frappe, fait le bonheur et suscite un engouement de beaucoup de jeunes et de familles partout dans le Sénégal. En effet, la population sénégalaise s'intéresse à ce sport qui est accessible ou qui donne l'impression de l'être à tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, politiques et hommes d'affaires, pouvoir et opposition, campagnards et citadins, banlieusards et habitants des quartiers résidentiels, enfants et adultes, etc.

Notre réflexion portera particulièrement sur les jeux et les enjeux de l'arène de lutte comme lieu socio-culturel au Sénégal.

## **Problématique**

Nous entendons vérifier l'hypothèse selon laquelle aux particularités ethniques (pratiques et modes de vie, croyances, rites et coutumes) correspondent des particularités de lutte (significations, valeurs, modes de pratique, règles d'organisation) de la tradition à la modernité car parler de lutte au Sénégal, découvrir sa signification et comprendre son histoire, consiste à montrer qu'elle a longtemps participé et participe encore au développement social, culturel et économique.

Que représente l'arène aujourd'hui ? N'est-elle pas un creuset et un prisme dans lesquels tout se concentre et tout se ressoude ?

Ce sport s'enracine dans nos cultures et dans notre imaginaire, et il conviendra de s'interroger sur l'impact qu'il a dans la société sénégalaise ainsi que sur les liens souvent masqués mais très forts qu'il entretient avec le secteur économique et le secteur socioculturel.

L'arène constituerait un prisme de lecture de ces enjeux et de ces caractéristiques.

Cependant, le rayonnement de la lutte au sein de notre société contemporaine n'est-il pas un rayon qui éclaire autant qu'il aveugle ?

Notre analyse s'est faite à partir de deux hypothèses et pour obtenir des informations et des données, nous avons utilisé la revue de la littérature mais également l'observation des spectacles et des combats, ainsi que les entretiens semi-directifs avec les différents acteurs.

Par ailleurs, les recherches en psychomotricité (Dia. I, 2008) ayant prouvé le lien indispensable entre le mental et le moteur, les états du corps et les manières de penser, de sentir et d'agir, nous tenterons d'expliquer la relation entre les modifications du corps par le sport et les comportements de l'individu.

Autrement dit, comment l'arène influe-t-elle sur la personnalité des acteurs et notamment comment, par sa magie, les met-elle en transe ?

C'est ainsi que pour traiter notre sujet, nous avons divisé notre travail en trois chapitres :

- La première partie sera consacrée à la revue de littérature et à la description de l'arène devant servir de cadre théorique de notre travail.
- Dans la seconde partie de notre travail nous présenterons la méthodologie de l'étude, les enquêtes effectuées sur le terrain concernant les anciennes gloires et lutteurs en activité, comme les autres acteurs.
- Enfin une troisième partie reposera sur la présentation, l'analyse et l'interprétation des résultats avant de livrer notre conclusion et nos perspectives.

PREMIERE PARTIE:

REVUE DE LITTERATURE

## **CHAPITRE I : ESSAI DE DEFINITIONS**

Notre sujet concernant l'arène de lutte à Dakar et l'ensemble de tout ce qui s'y déroule et de ce qu'elle représente, il nous paraît nécessaire de définir les concepts pertinents.

### **I.1. L'Arène**

Espace sablé et lieu du jeu, du tragique au centre des amphithéâtres où combattaient les gladiateurs historique (gladiateurs, Rome... ou Grèce), arène de combat, corrida, de lutte

### **I.2. Rites – Rituels**

Du latin ritus / ensemble de pratiques dans un culte religieux mais aussi toute coutume fixée par une tradition (« in *Vocabulaire de psychosociologie*, 2006 »).

Un rite ou rituel est une répétition d'occasion et de forme, chargée de signification (action « symbolique »). Il n'est pas d'essence spontanée : au contraire, le rituel est réglé, fixé, codifié, et le respect de la règle garantit l'efficacité du rituel. Le rituel a en tout cas une dimension collective, car il marque la vie sociale et les périodes importantes d'une société. Il a aussi une dimension spatio-temporelle précise (à un certain lieu et à un moment précis) qui instaure une coupure entre temps quotidien et temps du rituel. Ils donnent au monde sensible une dimension humaine signifiante, la force des rites et rituels est de créer des liens.

Dans toute société, l'éducation au « vivre ensemble » exige de la régulation (de la règle, de la loi) pour engendrer de la socialisation et de la ritualisation (des rituels) pour favoriser la sociabilité. Les rites et rituels produisent et tissent des liens entre les individus appartenant à une même communauté, ils traduisent et produisent également un imaginaire collectif, des représentations symboliques et des pratiques dans lesquelles les individus puisent du sens. Les rapports de proximité ne sont pas en effet structurés que par le droit. Ils obéissent aux rituels de bienséance. Par ces rituels le lien social perdure, réintroduire des rituels (rituel d'initiation, d'apparement, de religion, de classe, d'accueil, de prise de parole, de jeu ...) pour

recréer des espaces de neutralité bienveillante où l'échange et la réciprocité favoriseront l'éducation au « vivre ensemble » semble donc nécessaire.

### **I.2.a Nature du rite**

Le rite est un cérémonial. Désignant un ensemble d'usages réglés par la coutume ou par la loi, le mot cérémonial s'applique aussi bien au domaine religieux qu'aux manifestations civiles ou politiques. Une cérémonie rituelle est toujours religieuse en un sens (elle relie entre eux les hommes et les relie au transcendant). L'arène de lutte est un lieu de cérémonie.

### **I.2.b Les différents types de rites**

Chaque société a codifié, au fil des siècles, et que ce soit lié aux religions ou de façon plus laïque, les gestes qui lui sont propres pour la célébration des cérémonies qu'elle institue ou des cultes qu'elle pratique. Par la pratique de ces rites, les fidèles comme les affiliés reconnaissent leur adhésion intérieure et extérieure. Les occasions rituelles concernent soit la vie collective globale de la communauté, soit des circonstances familiales, ou la vie spirituelle personnelle.

#### ➤ **Rites généraux :**

- Les cérémonies (prières, messes, pour la religion ; intronisation, commémoration et mémorial pour le politique, etc.) quotidiennes, hebdomadaires, et annuelles rythment le temps collectif.

#### ➤ **Rites spécialisés.**

Ils correspondent en général à des intercessions particulières :

- Intercession pour obtenir la pluie : pratiquement présente dans toutes les religions. C'est souvent à cette occasion que les rites les plus violents ont été inventés. On se souvient des sacrifices humains de Carthage pour obtenir la pluie pendant le siège romain

- Intercession pour obtenir la victoire

- Intercession pour obtenir une bonne récolte

- Intercession pour obtenir la sécurité d'un bateau, d'un bâtiment etc.

Beaucoup de rites d'intercession en Grèce s'appuyaient sur des oracles (Delphes, Delos). Les romains attendaient la réponse des dieux à certaines questions importantes, au travers de l'examen des restes d'animaux suppliciés. Ici au Sénégal, à l'approche de la saison des pluies, un groupe de marabouts se réunit dans la région de Fatick pour prédire les récoltes et souvent ils prédisent également les actes politiques, religieux.

#### ➤ **Rites familiaux**

- la naissance ou l'initiation (baptême, circoncision, excision, traversée du bois sacré, etc.)
- la puberté, confirmation, etc.
- la fécondité (fiançailles, mariage, nuit de noces, etc.)
- la mort (enterrement, crémation, messe du souvenir etc.).

La ritualité familiale est la plus tenace et la plus résistante aux changements. Le culte des ancêtres en Chine a ainsi traversé plusieurs décennies de régime communiste anti religieux.

#### ➤ **Rites individuels**

- La prière : La religion musulmane par exemple, codifie la périodicité, la gestuelle, la direction tournée vers la Mecque.

### **1.2.c Les explications non religieuses**

Un rite est religieux par définition. Les travaux d'Émile Durkheim (traitent les rituels comme des éléments du sacré. Mais l'interprétation du rite par les sciences humaines a tenté de dépasser le cadre de l'explication purement religieuse par des interprétations sociales ou comportementales.

#### Par exemple :

- L'approche que l'on pourrait qualifier d'éthologie humaine, issue notamment des travaux de Konrad Lorenz. Comme éthologue, Konrad Lorenz a étudié le

rite comme la forme qu'une culture donne à l'agressivité individuelle de ses membres pour circonscrire ses effets désordonnés et indésirables et a-contrario valoriser sa contribution à la conservation du groupe.

- Le courant issu de la psychanalyse qui rattache les rites dits "sociaux" à des systèmes de défense collectifs.
- Des théories s'articulent autour de la notion de "rite profane" (Claude Rivière, 1995) et de "rite d'interaction" (Erving Goffman, 1974, Dominique Picard, 1995, 2007).

## **II. Dimension de la lutte dans la région de Dakar : quelques données socio-démographiques et économiques**

La population sénégalaise comporte 10,6 millions d'habitants (2003) avec un PIB de 480 dollars par habitant (2001) et une population très jeune à Dakar, environ 50% de la population a moins de 20ans dans les quartiers défavorisés comme Yeumbeul à Pikine (Soumaré M. 2002). Il est donc clair que tant les pratiques sportives que les spectacles et la médiatisation des sports, en particulier la lutte, sont des vecteurs éducatifs et sociaux importants comme des pôles d'expression et d'insertion sociale.

Dans un contexte sénégalais contemporain de transition démographique et de mondialisation, où la population urbaine est passée de 23 à 42% (ONU, 2005), Dakar regroupe à elle seule 45% de la population urbaine du pays. Dakar, capitale économique et politique, pôle traditionnel d'enseignement supérieur, abritant l'ensemble des services administratifs centraux et 95 % des entreprises industrielles et commerciales (Ndiaye, 2008), constitue la destination privilégiée des migrants sénégalais d'origine rurale. Ainsi, l'un des phénomènes majeurs du Sénégal contemporain consiste en l'accentuation des déplacements à l'intérieur du pays (Diop, 2008). En 1997, la désertion des campagnes sénégalaises était telle qu'un Plan National d'Aménagement des Territoires, ayant pour objectif le rééquilibrage de l'occupation des territoires, fut élaboré par le gouvernement sénégalais. Cependant, ce dernier n'a eu que peu d'effet et l'on assiste donc à Dakar à un phénomène de « pseudo-urbanisation » (Vernière, 1977) dans lequel le processus d'urbanisation, n'étant pas soutenu par une croissance de richesses (équipements, emplois, services)

proportionnelle à la croissance spatiale et démographique, est caractérisé par un chômage endémique, un sous-équipement chronique et une moralisation infinie.

Mais malgré ces caractéristiques, la situation économique et sociale des Dakarois reste largement plus favorable que celle des autres sénégalais. La population est à majorité très jeune et l'investissement sportif est notoire. Les jeunes étudiants comme les travailleurs actifs ou encore les jeunes chômeurs courent, s'activent sur les parcours de santé aménagés, investissent les plages ou encore les terrains vagues, les places de quartier, les salles de sport quand ils le peuvent financièrement. Le sport a bien cette fonction cathartique pour une frange de la population jeune et résout en partie probablement les problèmes de violence urbaine, de désœuvrement, d'inoccupation chronique.

Etre ou devenir lutteur est alors investi, outre des valeurs et des enjeux traditionnels, de nouveaux espoirs, porteurs de nouveaux rêves comme de nouveaux enjeux. L'arène de lutte devient alors le lieu privilégié de l'exercice de cette pratique tant sportive que culturelle et sociale.

Dans la région de Dakar, notamment dans la banlieue, c'est désormais la ruée des jeunes vers les écoles de lutte mais également vers les écuries. A l'origine de cet engouement, les dizaines de millions de francs Cfa qui sanctionnent la signature des combats de lutte avec frappe. La lutte est devenue une mode prisée par les jeunes, certains sont des champions déjà confirmés dans leur terroir. Si en 2002, avec le parcours extraordinaire des « Lions » du football, les enfants s'étaient rués vers les écoles de football, rêvant de devenir des stars, aujourd'hui, c'est la lutte qui est en vogue. Des écoles qui sont envahies par des centaines de jeunes assoiffés de réussite qui s'entraînent tous les jours dans l'espoir de gagner leur vie.

La ruée des jeunes vers les écoles de lutte s'explique par le fait qu'ils ont vu des hommes tels Mouhamed Ndao « Tyson », Balla Baye alias « Baboye », etc., parvenir, à force de persévérer, à avoir une situation financière satisfaisante. De sorte que beaucoup de jeunes abandonnent l'école ou leur travail pour développer leur musculature afin de gagner des combats qui se soldent à coût de millions.

Au Comité National de Gestion de la Lutte (CNGL), on se félicite de la dimension atteinte par la lutte sénégalaise. Toutefois, l'actuel vice-président chargé de la lutte avec frappe fait noter qu'il y a des formalités à remplir pour ouvrir une école de lutte. Selon lui, « le CNGL veut promouvoir le développement de ces écoles. Il faut noter que l'ouverture d'une école de lutte nécessite une certaine exigence. Il

faudrait que les promoteurs de ces écoles se rapprochent des autorités compétentes locales, notamment les maires des communes d'arrondissement et du Comité national de lutte, pour se formaliser » conseille t-il.

## **Genèse de la lutte au Sénégal**

### **III.1. Historique : Le Lâmb, du village traditionnel à l'écurie urbaine**

**Le Lâmb**, la lutte sénégalaise, est plus qu'un sport, c'est un véritable spectacle culturel africain qui, au-delà de la pratique corporelle sportive marie la musique, la danse, le chant, la parole, les gris-gris... Pratique séculaire, son origine est symboliquement issue des croyances sur l'affrontement entre les génies de la nature et les hommes (Ndiaye, 1996). La lutte traditionnelle ou lutte sans frappe, était autrefois pratiquée dans les campagnes, village contre village pour célébrer la fin des récoltes. Les Mbapatt (combats) étaient organisés et s'y succédaient des groupes de lutteurs allant des plus jeunes aux plus âgés en passant par les « a huk »<sup>2</sup>. Les vainqueurs remportaient du bétail ou des céréales.

Les premiers combats de lutte payants se déroulent dans les années 20, à El Malik, ancienne salle de cinéma de Dakar et les athlètes sont alors rétribués sur les entrées. Dans le Sénégal, d'avant les années 60, la lutte avait une place majeure dans les habitudes sportives et dans la culture de certaines ethnies (Hal pulaar, Séreer, Diola). Les compétitions de lutte étaient l'évènement le plus important parmi les jeux lors des fêtes. La lutte, est probablement le sport le plus ancien ayant toujours fait l'objet de compétitions. Il n'est pas aisé de donner la date exacte de son introduction dans le pays.

Mais, il faut retenir qu'elle est pratiquée au Sénégal depuis les années d'avant l'Indépendance et c'est surtout dans les années 70, à la suite de l'exode rural et du développement des « banlieues », que cette lutte s'implante dans les villes Elle prend alors une nouvelle forme : « la lutte avec frappe ». Exclusivement pratiquée au Sénégal elle reste très controversée car, contrairement à la lutte traditionnelle, elle autorise les coups de poing au visage et sur le corps. Les écuries, clubs de lutte, se substituent progressivement aux villages.

---

<sup>2</sup>- Lutteurs adolescents

Les années 90 voient l'avènement du phénomène et les écuries se développent et forment de véritables athlètes, forces de la nature qui incarnent le rêve, le succès grâce au sport, la réussite sociale et la notoriété nationale. L'écurie devient alors un lieu social regroupant plusieurs acteurs.

En effet, d'après les témoignages d'anciens lutteurs, certains parmi eux se sont faits un nom dans les villages et dans les quartiers grâce aux séances de «Mbapatt» qui étaient organisées les week-ends et lors des fêtes. C'est bien après que l'on essaya de moderniser ce sport.

Au Sénégal, la lutte est donc un sport traditionnel très apprécié qui est « bien de chez nous », elle constitue une référence identitaire. C'est actuellement la seule discipline qui rivalise avec le football dans le cœur des sénégalais. Avec des cachets avoisinant une centaine de millions de francs CFA, la lutte est le sport populaire le mieux payé dans ce pays. L'engouement des jeunes vers cette discipline est dû au fait qu'elle est une source de revenus pour certains. Les écuries pullulent et poussent un peu partout comme des champignons. Les jeunes s'organisent de façon encore informelle dans leur quartier, échappant ainsi encore à une institutionnalisation, et cela pour faire carrière dans l'arène. Grâce à la lutte, certains jeunes jadis, «exclus» de la société ont pu refaire surface.

### **III.2. Les différentes formes de pratique**

La lutte est un sport, un jeu naturel hérité de nos ancêtres. Elle fait fureur au Sénégal et concentre l'attention de toutes les générations et en particulier les plus jeunes. Tous rêvent aujourd'hui d'avoir le même destin que Yékini, Baboye, Tyson, Bombardier, Modou Lô.

Par lutte, nous entendons toutes les formes de lutte uniformisées et pratiquées au Sénégal, donnant lieu à des compétitions codifiées. Il s'agit notamment de la lutte simple même si par ailleurs, il existe sous différentes formes (cf. Annexe I), avec la lutte olympique ou gréco-romaine et de la lutte avec frappe qui compte aujourd'hui beaucoup d'adeptes avec la belle vitrine qu'elle offre. C'est cette dernière, une spécificité bien sénégalaise qui fait fureur aujourd'hui.

#### **III.2.1 La lutte traditionnelle sénégalaise**

Véritable patrimoine national, la lutte, appelée aussi Lâmb ou Mbapatt, est pratiquée presque dans toutes les ethnies du Sénégal. Nous abordons l'activité à

travers l'analyse de son environnement social et culturel premier : la société traditionnelle sénégalaise.

L'ancrage culturel peut s'observer à travers les différents lieux et les moments de lutte, les modes d'entrée dans l'activité, les tenues vestimentaires, les pratiques magico-religieuses, les techniques elles-mêmes. L'analyse de ces éléments et la mise en évidence d'une permanence autour des modalités de pratique nous renseignent sur la culture de l'activité.

Le « Mbappatt » ou lutte traditionnelle, est une compétition individuelle qui se tient au coucher du soleil et qui consiste à venir à bout de l'adversaire en le projetant au sol. On la retrouve un peu partout en Afrique, d'une région à une autre. Chaque peuple a sa lutte propre, d'un village au village voisin. Dans sa pratique quotidienne, le lutteur doit marquer sa supériorité en alliant agilité et intelligence, force physique et technique, pour venir à bout de son adversaire. Au Sénégal, la lutte traditionnelle chez les ethnies perpétue l'expression corporelle dans toute sa finesse.

Si le Diola, le Sérère, le Foulbé, le Hal pulaar sont moins techniques en frappe, c'est parce qu'ils appliquent les principes de lutte libre qui n'est autre qu'un entraînement de faire la hiérarchie des valeurs des champions du terroir. D'ailleurs avant que ne soit proclamé le porte-étendard du village ou d'une contrée, il convient souvent qu'on mette à l'épreuve ses qualités de bon lutteur, sa résistance aux souffrances, son courage.

### **III.2.2 La lutte simple**

La lutte sénégalaise moderne puise ses origines dans des luttes traditionnelles essentiellement rurales et communautaires. Pour mieux la comprendre nous nous proposons d'en voir les spécificités et le sens.

La lutte traditionnelle est l'expression d'une communauté ethnique<sup>3</sup>, tribale<sup>4</sup> ou clanique<sup>5</sup> (Kalalobé, 1962), qui honorent les croyances et les rites du terroir dans le respect des fonctions et divisions sociales. « Aux griots de battre les tambours, aux marabouts – " sorciers " de parler avec les " esprits " et les " djinns ", aux femmes de

---

<sup>3</sup>- [Groupe humain](#) possédant un héritage socioculturel commun, comme une [langue](#), une [religion](#) ou des [traditions](#) communes

<sup>4</sup>- Groupe social vivant en communauté, selon certaines règles

<sup>5</sup>- Groupe fermé de personnes ayant des idées spécifiées

chanter, ... et aux anciens " d'arbitrer » (Ly, 1996). Les usages sociaux de la lutte traditionnelle simple sont festifs, rituels et culturels selon les ethnies.

La réglementation varie en fonction des communautés. Si chez certaines ethnies, il faut terrasser son adversaire à deux reprises pour être déclaré vainqueur, chez les wolofs, une seule suffit. Dans le même sens, les prises, les gardes, les danses, etc., présentent des variantes selon la localité de référence. Selon Petrov (1984) « la technique, c'est l'armement du lutteur. Elle se subdivise en prises, parades, ripostes au moyen desquelles le lutteur va essayer d'accéder à la victoire. La technique détermine le style, la physionomie individuelle des lutteurs », p. 172.

La lutte simple est avant tout une activité visant par sa pratique à acquérir certaines valeurs allant dans le sens de la socialisation des individus. Elle s'impose presque partout comme un moyen de valorisation de l'honneur à travers le culte de la bravoure et confère à ses champions de village ou de contrée, un important capital social.

Mais la lutte simple ne rapporte que des trophées symboliques et une lutte plus lucrative s'impose progressivement autorisant, dans le même temps, la frappe aux poings. Les techniques traditionnelles sont donc réinterprétées au profit d'une lutte davantage codifiée que tous les sénégalais connaissent.

### **III.2.3 La lutte sénégalaise avec frappe, une pratique urbaine**

C'est une autre forme de lutte existant au Sénégal dans le Cayor, le Baol, le Djolof, comme chez les Lébous, les frappes ont existé au cours des séances de « Lâmb ». Sa particularité réside dans le fait que, d'abord, des coups de poings sont admis. Considérée comme sport depuis 1976, elle jouit actuellement d'une grande popularité à

Dakar.

L'usage du coup de poing aurait été introduit dans la lutte par les gens des villes. Les frappes étaient exigées pour les rencontres inter-régionales-drapeau. En effet, tous les champions d'antan frappaient et mordaient même leurs adversaires et quelques-uns portaient des bracelets en cuivre afin de faire saigner l'adversaire.

La lutte avec frappe semble donc être une synthèse de la boxe et de la lutte traditionnelle simple. Comme le stipule les règlements généraux de cette discipline « les lutteurs utilisent les techniques de la lutte sénégalaise, plus les coups de poing en usage dans la boxe anglaise » (article 28). Le but recherché de la lutte avec frappe est de déjouer le réflexe de l'adversaire, donc de diminuer les capacités physiques d'un adversaire que l'on redoute. Les bons lutteurs de la Casamance, de la Gambie et des

Iles du Gandoune qui étaient des pépinières, n'ont pas pour la plupart tenté de faire un tour à Dakar de peur d'y perdre un œil, la vue, avoir plusieurs dents cassées, des bras fracturés, un cou tordu au cours d'un combat. La lutte est une activité qui occupe une place importante dans l'univers sportif de la capitale. La lutte avec frappe draine des foules, déchaîne des passions et est exploitée à des fins commerciales. Elle met en opposition les valeurs traditionnelles héritées de nos ancêtres et celles modernes dues par la professionnalisation. Mieux médiatisée et pouvant permettre aux lutteurs de remporter d'importantes sommes d'argent, la lutte avec frappe est perçue aujourd'hui comme un moyen d'insertion socioprofessionnelle par beaucoup de jeunes. Elle se caractérise aujourd'hui par un perfectionnement rapide de la technique et de la tactique grâce surtout à l'affrontement de différentes écoles de lutte, appelées « écuries ». La lutte avec frappe ne comporte pas de catégorisation de poids.

Le combat se déroule généralement dans les stades de football, au milieu du terrain, sur le gazon ou sur une surface sablonneuse, dans un espace de forme circulaire de 20 à 30 mètres de diamètre, délimité par des sacs remplis de sable. Il dure quarante-cinq minutes, découpées en trois rounds de quinze minutes avec cinq minutes de repos entre chaque round. L'objectif fondamental de la lutte sénégalaise consiste à amener son adversaire au sol (assis, allongé au sol, ...). La victoire acquise a ainsi une valeur symbolique au plan sportif, social et financier. Le corps est la cible principale et le moyen de l'action. « Le combat est dominé par le principe tactique d'action - réaction- action » (FFL, 1981). L'avant combat est marqué par un long ballet de rituels magico-religieux, de chants, de danses offrant à l'activité une dimension artistique, spectaculaire et culturelle qui intéresse les spectateurs au même titre que le face à face des deux lutteurs.

Le lutteur et son entourage se soumettent à ces rituels à des fins de protection, mais aussi pour se rassurer. En ce sens, le marabout occupe une place importante. Il joue le rôle de préparateur mental. Ses pouvoirs et son influence sont parfois même plus forts que ceux de l'entraîneur.

Très populaire, la lutte avec frappe, se présente de plus en plus comme un mode de socialisation dans les villes, qui offre une profession à des centaines de jeunes ruraux qui viennent chercher une hypothétique insertion sociale. Le déplacement des pratiques de lutte vers les centres urbains, pénétrés par la professionnalisation est déterminant dans la transformation du sens de ces pratiques. Ces pratiques qui étaient anciennement comprises dans les jeux traditionnels développent aujourd'hui

une logique en termes d'opposition, de compétition, de spectacle, de production d'images et de leur institutionnalisation à travers des structures fédérales.

L'analyse souligne donc que la lutte, malgré son évolution et sa sportivisation, est bien une pratique ancrée dans sa culture. Elle a permis d'identifier plusieurs variables fondamentales. La lutte sénégalaise s'explique et se comprend dans un contexte local où valeur, tradition, religion et économie contribuent certainement de façon complexe à l'unité communautaire.

## **CHAPITRE II : Caractéristique : le passage à l'urbanité**

### **I. Les enjeux sportifs et techniques**

La répercussion de la victoire ou de la défaite sur la promotion du lutteur a une importance sur le cachet et devient dès lors une nécessité non négligeable qui amène le lutteur dans un standing socio-économique particulier dans la catégorie où il aimerait être classé. En effet, comme dans les années 97, quand Mouhamed NDAO « Tyson » et Moustapha GUEYE régnaient en maîtres, c'est encore aujourd'hui le cas avec un groupe de moins de cinq (5) lutteurs qui font l'événement. Le cercle des ténors n'existant plus, on parle désormais du cercle des « plus en vue ». Ce qui a pour conséquence de faire oublier certains jeunes en marche.

Ainsi, l'appétit du gain et la volonté d'aller au sommet fait que différentes étapes sont souvent brûlées à savoir les « mbapatt », les tournois CEDEAO, la lutte traditionnelle, le drapeau Chef de l'Etat au profit de la lutte avec frappe. Ce qui pose du coup les limites objectives par rapport au répertoire technique qu'ils pensent combler par les muscles et la frappe.

Sur ce registre, se pose la quête de vouloir offrir du spectacle tout en gardant le profit technique de la lutte. En effet, cela pose des problèmes de règlement qui, pour préserver les valeurs culturelles et le spectacle fait des fois recours à l'utilisation de la vidéo en temps réel lors des tournois CEDEAO. Par contre, son utilisation n'est admise en lutte sénégalaise que pour casser un verdict ayant fait l'objet de contestation. Les modifications fréquentes du règlement limite aussi les stratégies technico-tactiques et le fait de passer de trois à quatre appuis montre des richesses mais pose aussi des problèmes et devient un casse-tête pour les arbitres.

Avec la médiatisation du secteur, ces enjeux bien que liés dépassent souvent les acteurs qui veulent donner au combat une forme de spectacularisation pour garder son statut.

### **II. Les enjeux mystiques**

Si la lutte est attrayante, c'est grâce à son côté festif car les luttes traditionnelles possèdent au départ une fonction de fête ou de loisir souvent en relation avec des manifestations religieuses.

Les pratiques rituelles déterminent l'organisation de la vie autour des croyances (compréhension du sens des pratiques mystiques, magico-religieuses, etc.), les modes

d'entrée dans l'activité, les manières de danser, de s'habiller, de faire. Incontestablement l'arène sénégalaise est un monde assez particulier, parce que bâtie sur un fond de croyances magico-religieuses. Elle est investie de nombreux rituels mystiques. Cette particularité montre d'ailleurs qu'il existe un dualisme entre deux pouvoirs : la magie et la religion (MAUSS, 1902). S'impose à nous une investigation curieuse, mais pas savante, pour entrer dans ce que l'on peut appeler le Temple des « xarfa xufa » (pratiques liturgiques).

Quel serait l'intérêt d'un combat de lutte sans son cérémonial, son attirail de rituels et de croyances qui donnent à l'évènement toute sa substance, toute sa tension, sa magie ?

Au Sénégal, le « xoon » (ou « xoromsi », « xondiomes »), héritage bien vivant de croyances animistes, n'est pas un folklore qui est l'ensemble des productions collectives émanant du peuple et se transmettant d'une génération à l'autre par voie orale ([contes](#), [récits](#), [chants](#), [musiques](#), [danses](#) et [croyances](#)) ou par l'exemple ([rites](#), [savoir-faire](#)) mais un véritable fait de société.

Au-delà de la préparation physique des « mbeurkatt » (mot wolof désignant les lutteurs), le cortège des marabouts accompagnant les lutteurs dans l'arène de la compétition, vient cristalliser des prières salvatrices censées donner la victoire à son athlète qui arbore des gris-gris (talisman) de même qu'il prend des bains rituels. Retenons en vrac, les sacrifices sanglants (immolation d'animaux dans l'arène), l'utilisation de « senghor » (bande d'étoffe qui a une valeur remarquable, cf. Annexe II, fig.1), le port d'amulettes sur la poitrine, suspendues au cou, attachées avec ostentation aux poignets, à l'avant-bras, autour des reins, aux pieds, à la cheville, empilées les unes sur les autres... Insérons dans ces pratiques, une panoplie d'objets les plus divers : balais, mortier, pilon, cauris, calebasses ornés de saintes écritures de coran, cornes, peaux ou organes d'animaux, des « gnax » (vases) ou des bidons remplis d'eau de couleurs différentes (jaunâtre, marron, vert, rouge etc.), mortier, calebasse, des feuilles de « paftan » (arbre à soie), des grappes de feuilles de « ngeer » (*Guiera senegalensis*), du sable de mer, et même des cailloux, des cure-dents, fléchettes (cf. Annexe II, fig. 2)... Ces objets-symboles sacrés par les lutteurs, leur entourage aussi, prouvent que le mystique est un élément fondamental de l'arène.

De cette relation visuelle qui se joue entre les spectateurs et les lutteurs, quand ceux-ci s'enduisent de lait le corps déjà parfumé de « safara », nous avons l'impression qu'ils sont habités par l'esprit de fauves et jouissent d'une force extérieure par une

sorte de transmutation surnaturelle. Ces forces redoutables qui s'attirent et se repoussent, s'impliquent et s'excluent en même temps, elles ont marqué, semble-t-il, l'arène depuis l'aube des temps.

Sur cet aspect se pose une série de questions. Que peuvent bien communiquer ces objets? De quels pouvoirs, de quelle essence particulière sont-ils imprégnés ? Sur ces questions embarrassantes, nous avons une lacune quant à la maîtrise parfaite de notre référent historique et culturel, surtout en matière de lutte traditionnelle. Cette variété d'objets étalés, leurs maints usages, du gri-gri traditionnel (talisman contre le mauvais œil) aux fétiches dotés de vertus magiques (réceptacles de forces supplémentaires), entretiennent des rapports de forces. Dans une bonne compréhension, cette foi mystique à laquelle les lutteurs accordent un crédit particulier est tributaire de l'existence d'une culture matérielle authentique qui relie la tradition à la modernité.

C'est donc reconnaître que l'homme a toujours cherché, par le culte, à communiquer avec ces forces supérieures, accessibles pour certains, et à puiser aussi dans le vieux fond des pratiques rituelles, héritage des siècles d'animisme. C'est ainsi que Charles Béart dans son œuvre intitulée « Recherches des Eléments d'une Sociologie des Peuples Africains » nous dit que : « les peuples de l'Afrique noire, quelles qu'aient pu être leurs civilisations passées, quelles que soient leurs cosmogonies, leurs métaphysiques, leurs philosophies, sont demeurés animistes. Converti à l'Islam, au catholicisme, au protestantisme, l'Africain ne se sépare guère de ses croyances animistes » (Béart, 1960). Mais, sous ce rapport, n'y a t-il pas lieu de s'interroger aujourd'hui sur ces croyances et leur apport sportif dans l'arène?

A priori, se donnent en lecture des pratiques rituelles, trop répétitives, dans lesquelles, il est désormais habituel de voir les lutteurs se concentrer, lors des manifestations de lutte.

### **III. Les enjeux socio-économiques et financiers**

La codification des règles et l'accroissement des cachets ont entraîné la sportivisation de la lutte et le professionnalisme. Des mutations, la lutte en a connu depuis ses premiers jours jusqu'à maintenant. Ce sport traditionnel n'a cessé d'épouser les contours de la modernité. Aujourd'hui plus que jamais, elle est devenue un gagne-pain, un tremplin social. Les lutteurs sont vus d'un autre œil. Jadis disputée dans les tournois inter- villages, la lutte a gagné le niveau national. Ces mutations lui

confèrent une nouvelle dimension. Et, son public cosmopolite en est une preuve incontestable.

Les lutteurs d'aujourd'hui sont-ils plus talentueux que leurs devanciers Falaye Baldé, Mame Gorgui Ndiaye, Boy Bambara ou Doudou Baka Sarr qui ont marqué leur époque et dont l'on ne retient aujourd'hui que leurs palmarès, leur haut fait d'armes avec des victoires aussi spectaculaires les unes que les autres ? Si les stars actuelles de l'arène n'ont pas réussi les exploits que ces derniers ont faits, pourtant, ils sont adulés. Ils gagnent leur vie et sont des références.

Des centaines de millions de FCFA sont injectés chaque année dans l'arène. Pour la précédente saison, les cachets ont atteint la barre de 200 millions de FCFA. Mais, l'argent ne provient pas toujours de la poche des organisateurs. Il y a des sponsors et des mécènes qui ont fini d'investir l'arène. Les drapeaux parrainés par des personnalités de premier plan sont aussi des sources de revenus. La lutte brasse beaucoup d'argent. Il y a une petite économie qui se développe tout au tour. Des batteurs aux micros centraux, en passant par les communicateurs traditionnels et les auxiliaires du stade en charge de l'organisation, tout le monde en tire profit. Les médias sont les mieux servis, notamment les chaînes de télévision. La publicité est leur chasse gardée. Elles gagnent chaque saison des centaines de millions de francs Cfa à travers et par la lutte. Mieux, leur taux d'audience augmente durant la diffusion des combats de lutte. D'ailleurs, elles ont tellement compris les enjeux qu'elles se battent pour décrocher des reportages de combat en exclusivité.

### **III.1. Les lutteurs**

Ils étaient au total 4110 en 2010 à s'inscrire au niveau du CNGL et constituent, en fait, la matière première de l'arène. On ne peut pas organiser un combat s'ils n'y sont pas. Mais depuis une dizaine d'années, les lutteurs se sont métamorphosés et ont compris que la lutte est devenue un métier et non un jeu où il faut venir prendre du plaisir. Le développement de la lutte a vu le jour avec l'avènement de Mbaye GUEYE (1<sup>er</sup> Tigre de Fass qui a eu à amener le cachet à 1 million). Ce cachet est réhaussé à 6 millions de francs Cfa avec l'avènement de Moustapha GUEYE puis par Mouhamed Ndao «Tyson» (20 millions Cfa) qui a apporté une touche nouvelle avec la génération

« Boul fallé »<sup>6</sup>. Montrant qu'au-delà de la personne du lutteur, il y a une identité, une personnalité qu'il faut affirmer. Ainsi, le respect et le charisme ont été plus accentués. Quand les lutteurs se permettent de parler le français ou l'anglais, cela a une signification. Mieux, ils ont acquis un standing social qui fait des envieux. Les lutteurs sont devenus aujourd'hui des références dans la société. Mais dans la dignité et au prix d'effort consentis durant tout un cursus, les lutteurs existent et obligent l'arène à se mettre au diapason. La réalité est que les lutteurs sont pratiquement, en tout cas pour les ténors, des opérateurs économiques. Ils gèrent des business importants.

### **III.2. Les écuries et écoles de lutte**

La lutte s'est développée avec l'exode vers les zones péri urbaines occasionnant ainsi la création exponentielle d'écuries ou écoles de lutte. Ces entités représentent aujourd'hui des centres d'accueil de jeunes issus de la campagne ou de la banlieue dakaroise qui rêvent d'embraser une carrière de lutteur professionnel. Tous rêvent de devenir des modèles de réussite dans son terroir) l'image de Hyacinthe NDIAYE « Manga 2 », Yahia DIOP « Yékini », Bala GAYE 1, Moustapha GUEYE, Alioune DIOUF...

Etant toutefois des organismes claniques, ou ethniques à l'image de l'écurie sérère, Hal pulaar, Baol, Walo pendant des décennies, ces écuries ont longtemps fait office de point de chute de nombre de jeunes ayant fini de faire leur classe au niveau local pour différentes causes (liens parentaux- appartenance à un même territoire...). Ces causes n'ont toutefois pas été exemptes de conséquences telle que de la non tenue de certaines affiches du fait des liens évoqués ci-dessus.

Cependant, ce phénomène a été banni par Mouhamed Ndao alias « Tyson » précurseur du mouvement « boul falé » qui, bien étant fils d'un sérère a monté son propre écurie pour défier Manga 2 chef de fil de l'écurie sérère d'alors et ancien « roi des arènes ». Il fut ainsi suivi par Yékini dans ce même sillage pour la création de l'écurie « Ndakarou ».

Ce fut ainsi le début de l'ère du changement au niveau de cette discipline qui a vu beaucoup de jeunes prendre ces derniers pour modèle afin de mettre sur pied leur

---

<sup>6</sup>- Mouvement de contestation de la jeunesse sénégalaise qui signifie en Ouolof « se foutre de tout, et tracer sa route », créant une véritable rupture générationnelle et ouvrant la voie de l'autonomie et des rêves.

propre structure. Zale Lo avec « Force tranquille », Rock Mballax avec l'écurie « Rock énergie », Boy Kaïré avec l'écurie « Soumbédioune » en sont de parfaites illustrations.

Par contre, ces substitutions d'écuries ont vraisemblablement engendré la naissance d'écoles de luttes qui peuplent à chaque saison ce milieu. En effet, avec la manne financière produit par la lutte, presque toutes les anciennes gloires se sont converties en entraîneur ou sont devenues Président d'écoles de lutte qui, pour la plupart du temps portent leur nom. Il s'agit entre autre des écoles de lutte Birahim Ndiaye, Mbaye Gueye, « Manga 2 », Balla Gaye, « Toubabou Dior »...

Ainsi, rien que pour la saison 2009-2010, une cinquantaine d'écoles de lutte ont rempli les conditions d'adhésion au niveau du CNGL. Ces institutions regroupent aujourd'hui des lutteurs issus de contrées, de villages, de pays et même de continents différents.

### **III.3. Les promoteurs**

En 2010, seize promoteurs se sont bousculés aux portes d'une trentaine d'écurie pour s'offrir les services d'un de ces 4110 lutteurs qui avaient déjà souscrit à une licence de lutte. En plus des grosses pointures que sont les Gaston Mbengue, Action 2000 (disparu ?), Luc Nicolaï, Serigne Modou Niang, Ndèye Ndiaye Tyson, Papa Abdou Fall, Manga 2, Palla Mbengue, et ceux qualifiés de « jeunes promoteurs », tels Kébé, Kandji, Assane Ndiaye etc., des structures comme l'Association des anciens lutteurs «Mbeuri Demb» étaient apparues durant la saison 2009, pour venir en appoint aux animateurs traditionnels de l'arène. Côté promoteur, si les uns s'emploient à une ruse souterraine en proposant des sommes élevées à des lutteurs déjà en négociation avec un autre promoteur, les autres s'enlisent fort imprudemment dans des manœuvres et de calculs en faisant signer certains des contrats pour toute la saison. Par ici, se trouverait la force de la concurrence, mais la faiblesse de l'arène dans le sens où le comportement entrepreneurial transforme les hommes à des machines à calculer.

Ce que les promoteurs ont compris au point de monter des évènements à la hauteur des protagonistes. Ils prennent les risques en mettent en place des montages financiers. Ce qui n'était pas le cas, il n'y a guère longtemps. Les promoteurs finançaient sur fonds propres leurs organisations. La nouvelle race des promoteurs est constituée par des hommes d'affaires. Ils tiennent leurs propres affaires et se spécialisent dans le montage des évènements. Ainsi, ils maîtrisent mieux les arcanes des finances et des organisations. Ils ont contribué à la professionnalisation qui

s'opère au sein de l'arène. Des tickets avec hologrammes à la signature de contrat devant huissier, les promoteurs font des affaires. Et la lutte semble être un créneau à leur portée où ils font et défont les stars. D'ailleurs, depuis quelques années, ils s'organisent en structure légalement constituée. C'est le cas de «Gaston Production», de « Luc Nicolai and Co » ou encore de « Baol Production ». Les affiches les plus alléchantes sont courues et la concurrence est telle que tous les coups semblent être permis. Ce qui, d'ailleurs, peut avoir des conséquences dans la reconstitution de l'arène avec les lutteurs qui brûlent des étapes pour arriver dans le cercle fermé des poids lourds.

Les enjeux de la lutte lui valent la cour assidue de tout le monde. Aujourd'hui, les écuries, les écoles de lutte et même les lutteurs finiront toujours par s'attacher les services d'un conseiller financier ou juridique pour défendre leurs intérêts. C'est d'ailleurs la porte d'entrée des vraies mutations de la lutte.

### **III.4 Le Comité National de Gestion de Lutte (CNGL)**

Le Comité national de gestion de la lutte depuis son arrivée aux affaires au début des années 90, a su fédérer les forces vives de la lutte pour en tirer le meilleur. Aujourd'hui, si l'arène revit au point de susciter tous ces intérêts, c'est parce qu'il y a du travail qui a été abattu et l'équipe en place a fait plus de la moitié du chemin. Seulement, il est plus ou moins dépassé par la rapidité du développement de la discipline. Avec les sommes faramineuses qui sont distribuées aux lutteurs et aux différentes composantes de la lutte, le CNGL est en marge. Les promoteurs verrouillent leur contrat, déclarent des miettes et amortissent leurs charges organisationnelles. Il doit se doter de moyens de contrôle à tous les niveaux. Si l'équipe du Docteur Alioune SARR se targue d'avoir réglé le problème des reliquats, la maîtrise du règlement et celle de l'arbitrage constituent ces autres points noirs de l'arène. Mais le développement fulgurant de la lutte l'explique en partie.

### **III.5. Les sponsors**

Les promoteurs sont obligés de faire le miel, en rang dispersé, dans le jardin des sponsors qui ont envahi les arènes. On note une pénétration accélérée par la présence massive des sponsors dans les combats de lutte composés généralement de Compagnies de voyages, des firmes industrielles, des sociétés de transports, des sociétés immobilières, les sociétés alimentaires, les Assurances, les Banques, l'Automobile... et même les Groupes de Communication. Bien qu'importantes depuis

leur implication dans ce sport, les actions des sponsors suscités étaient restées jusque là secrètes, le sponsoring n'avait pas encore pris la dimension qu'on lui connaît aujourd'hui. C'est avec la compétitivité entre les opérateurs de la téléphonie mobile que la concurrence s'est avérée rude. En l'espace de quelques années, on est vite passé d'un partenariat sans bruit à un sponsoring compétitif, puis sélectif.

Aujourd'hui, aucun promoteur ne peut plus organiser un combat d'espoirs sans l'apport des sponsors ou de mécènes, autant pour un gala de ténors. . Le sponsoring a bouleversé l'arène qui est arrivée à un stade très avancé où actuellement la lutte s'est transformée résolument en un lieu de vente de produits de consommation de masse au meilleur coût. Dans cette compétitivité qui est synonyme d'une recherche intelligente du profit, les moins imaginatifs, les craintifs et les novices sont d'office exclus. Attirer massivement les consommateurs, c'est le casse-tête quotidien des promoteurs. Ce qui tend à confirmer que l'organisation de gala de lutte n'est plus une affaire de stratèges nomades, mais un jeu de ruses dicté aujourd'hui par une fusion de méthodes et modes d'approches. Là encore, le point d'ancrage de ce processus ne peut s'articuler que sur la confiance symétrique.

« Si l'on n'y prends pas garde, certaines formes de sponsorship risquent de bousiller l'arène en faisant naître une jalousie et une concurrence malsaine ». L'assertion est de, Serigne Modou Niang le « promoteur de l'Alternance » qui condamnait dans les colonnes du quotidien l' « Observateurs » du 9 mai 2010 avec une tonalité pessimiste le sponsoring de certains galas de lutte. Histoire de prévenir l'opinion sur les effets pervers d'un accaparement complice, pour ne pas dire une monopolisation « sélective » sur un groupe de jeunes lutteurs.

### **III.6. Les médias**

Manifestement, la bonne image de marque de l'arène sénégalaise a fait que les chaînes de télévision sont soumises à une vive concurrence pour la retransmission des combats. Les médias constituent aujourd'hui un moyen efficace pour les lutteurs qui par organe opposé font des déclarations, histoire d'être plus visible et d'accumuler des forces nouvelles pour épuiser son concurrent immédiat, de le déstabiliser. La bataille du monopole d'exclusivités est manifeste et la clientèle devenue plus exigeante. De cette exigence, il en résulte la logique de compétition, à visée commerciale celle ci où seules la stimulation, la performance et la qualité des produits auront le droit de constituer les finalités de cette concurrence.

Il est vrai que la lutte a relégué presque au second plan le football sur le paysage médiatique sénégalais. Ce qui est l'origine de la naissance du journal « Sunu Lâmb » et des émissions télévisées telles que « xam sa mbeur », « batamba », « caxabal », « Lâmb-j » et à la radio spécialisées sur la lutte. Le football sénégalais en nette régression a facilité cet état de fait. D'ailleurs ce n'est pas un mal de donner à la lutte notre sport traditionnel une place aussi importante dans le paysage.

La course vers ce produit, la lutte qui est présentement très vendable explique des partenariats entre des chaînes de télévisions pour des couvertures communes.

La lutte regorge des maux au plan médiatique car nous avons l'habitude d'entendre que : « trop de communication tue la communication ». On est peut-être à ce stade en matière de communication sur la lutte. Si on accepte qu'on ne peut pas ne pas communiquer, on constate que les médias notamment les télévisions sénégalaises en font trop. La diffusion à longueur de journée des annonces des prochains combats et les rediffusions bien calculées surtout de la chaîne publique (RTS) et la première chaîne privée (2STV) risque d'indisposer les téléspectateurs en voulant trop satisfaire les annonceurs. La lutte est aujourd'hui à la Une de bien des journaux, elle ouvre les pages sport des radios et télévisions avec seulement des jeunes reporters qui commencent à y prendre goût pour prendre la relève des communicateurs traditionnels repris par le poids de l'âge et qui faisaient office de reporters sans tenir compte toujours de l'aspect journalistique.

Probablement, cela n'est que la conséquence d'une terrible concurrence. Mais les animateurs de ces chaînes de télévision doivent faire attention à l'effet boomerang de ce tapage médiatique extraordinaire qui entoure les différents combats de lutte dans l'arène. Il n'y a presque plus de catégorisation et tout combat est prétexte pour des émissions, des commentaires et directs à n'en plus finir.

#### **IV. Les enjeux identitaires**

Au-delà des empoignades, l'aspect culturel qui entoure et qui précède les combats, lui assure un côté spectaculaire. En plus d'être un sport, la lutte est aussi, un très grand vecteur culturel avec les « bākks », le « simb », « ndawrabine », le « touss », ou le « Jow gaal » (la simulation des gestes de rameurs des pirogues de régates dans les stades)...., qui symbolisent un ancrage culturel.

#### **IV.1. Baccou ou bàkk'<sup>7</sup>**

Il consiste à chanter ses prouesses en vue d'intimider l'adversaire et de séduire son public en dansant au rythme du tam-tam. Les griots poussent les lutteurs à se surpasser en chantant leurs éloges. Avant chaque affrontement le mbeurkatt<sup>8</sup> se livre au « Baccou » qui consiste à chanter ses prouesses en vue d'intimider l'adversaire et de séduire son public en dansant au rythme du tam-tam. Chants, également entonnés par les griots et griottes attitrés, qu'on appelle alors « Ndawrabine.

#### **IV.2. Le Touss (danse)**

Le « touss », est effectué par le ballet de l'écurie. C'est une chorégraphie exécutée au rythme du tam-tam, et accompagnée de cris de guerre pour galvaniser le lutteur du jour. Il est à l'exemple du bàkk. La différence, c'est que le bàkk est fait par un lutteur qui ne combat pas. C'est pour lui le moment de s'auto-glorifier, de raconter ses faits d'armes, mais aussi de défier ses potentiels challengers (cf. Annexe III, fig.3). Le « touss » est une danse cœnesthésique, une danse qui débrouille toutes les sensations internes venant du dedans de soi-même. Tout récemment, dans son livre intitulé « Danser sa vie » Roger Garaudy, dans un esprit de dialogue des cultures, pénètre le mystère de la danse qui, pour lui, donne Pouvoir et transcendance à l'homme : « Ce pouvoir et cette transcendance sont liés au rythme des gestes et à la communion que ce rythme permet de réaliser... La danse permet cette métamorphose ; elle transforme les rythmes de la nature et le rythme biologique, elle humanise la nature et donne puissance de la dominer ». Parfois, le danseur tremble longuement sur place comme à l'écoute de ce qui lui vient par l'intérieur du corps, puis, arrêtant ces tressaillements fébriles, il exprime par des gestes ce que la pensée lui a suggéré pendant cette concentration.

#### **IV.3. Le Ndawrabine**

Le « Ndawraguine », communément appelé « Ndawrabine » est la principale danse de l'ethnie léboue et particulièrement de sa jeunesse à côté du « Goumbé » et « Yaba », autres formes de danses, d'où sa signification étymologique composée de « Ndaw » qui veut dire jeune et « Raguine » qui fait appel à l'expression corporelle du

---

<sup>7</sup> Etalage de moments glorieux par un lutteur

<sup>8</sup>- Autre appellation pour désigner un lutteur

danseur. C'est une forme de procession accompagnée d'une chorégraphie où se mêlent les jeunes souvent appartenant à une même génération et organisée durant la période pré-hivernale, afin de les distraire. Il s'agit, à la fois d'une fête de réjouissance et de prévention pour les jeunes filles et garçons. Il était recommandé aux garçons d'aller au champ, de veiller sur la concession, de faire attention à la mer ; et les filles devaient assister les hommes lors des travaux champêtres, leur emmener à manger et d'éviter certaines distractions évasives.

Autrefois, à l'occasion de la fête du Ndawraguine, les jeunes esquissent des pas de danse afin de démontrer qu'ils sont bien portants, dynamiques, bref qu'ils sont jeunes.

Par contre, l'organisation du Ndawraguine a toutefois été progressivement dévoyée. Cette « fête de la jeunesse » s'est vite transformée en une sorte de carnaval très folklorique. Un changement de comportement qui fait perdre au Ndawraguine son caractère authentique, original et de sa splendeur. Résultat, il ne reflète plus la culture Lébou au sens propre et tend vers le goumbé qui est une danse qui se pratique après les travaux champêtres en attendant les récoltes et aussi pour préparer les « Mbatatt » (séances nocturnes de lutte traditionnelle).

Aujourd'hui, on peut le voir dans les cérémonies et particulièrement, d'intronisation des dignitaires lébous ou encore lors des culturels galas de lutte. Le « Ndawrabine » est effectué par le ballet lébou. Habillées en tenue traditionnelle, les femmes dansent avec leur foulard durant toute la durée de la lutte (cf. Annexe III, fig.1).

#### **IV.4 Le Simb, ou la danse du faux lion**

La danse du faux lion (Simb en wolof) est une manifestation organisée dans toutes les régions du Sénégal, à certaines occasions et faisant partie de l'animation lors des séances de lutte etc.

A l'origine, le faux-lion est un rite de possession. Il remonte à l'époque où le Sénégal était couvert d'épaisses forêts peuplées d'animaux sauvages comme les lions, les hyènes, les singes, les chacals, les gazelles. On raconte que le chasseur qui avait été attaqué par un lion et avait survécu devenait une personne étrange. Choqué par sa rencontre, il perdait la tête, il rugissait comme un lion, ne mangeait que de la viande crue, des poils lui poussaient sur le corps. Il était le lion. Pour le soigner, les

guérisseurs procédaient alors à des rituels de "possession", tels qu'on les voit encore aujourd'hui dans les cas de possession par un esprit ancestral.

Des hommes se déguisent en lions (faux lions) avec un maquillage imitant le fauve : le rouge et le noir, des visages barrés de moustaches et un aspect terrifiant. Ils arrivent, annoncés par des tam-tams, rugissant, cachés au public par des pagnes, à la place prévue où les attendent déjà les spectateurs. Le jeu du faux-lion est une animation de rue très populaire. L'un des artistes de la troupe est déguisé en lion terrible et méchant. Il est entouré de "ses femmes", ou plutôt de ses compagnons déguisés en femme : les goor-jigeen (littéralement les hommes-femmes en wolof) (cf. Annexe III, fig. 2).

En raison des enjeux à la fois sportifs et techniques, mystiques, socio-économiques et financiers, des multiples acteurs ainsi que des aspects identitaires, l'arène concentre la complexité du phénomène social total (Chevé et al. 2010) que représente la lutte à Dakar.

DEUXIEME PARTIE:

METHODOLOGIE

## *DEUXIEME PARTIE : METHODOLOGIE*

Il s'agit ici de caractériser les matériels utilisés et la démarche adoptée pour conduire l'analyse des représentations. Les objectifs sont de mieux connaître les opinions, les croyances, les comportements et les connaissances des différents acteurs par rapport à la lutte.

### **I. Population et cadre d'étude**

Ce travail de recherche se veut une contribution à la recherche constante pour apporter une explication des représentations sociales dans le milieu de la lutte à Dakar. Les objectifs de ce travail sont de recueillir le maximum d'information en rapport à notre sujet et nous nous sommes entretenus avec les acteurs cibles et effectués plusieurs enquêtes sur le terrain.

Dans cette présente étude nous avons contacté 12 acteurs dont 02 lutteurs en activité, 02 anciens lutteurs, 02 griots/historiens, 02 chanteurs, 1 promoteur, 2 reporters/commentateurs TV et 01 Maitre de Cérémonie.

Ainsi, nous avons:

- les anciennes gloires (anciens lutteurs) qui, par leur expérience sont les mieux placés pour nous donner des informations et des points de vue sur la vie d'un lutteur.
- les griots gardiens de la tradition orale
- les communicateurs traditionnels et TV pour leur expertise et leur connaissance
- les chanteurs et chanteuses pour la signification et la valeur des thèmes chantés
- les lutteurs en activités parce qu'ils sont les principaux concernés et peuvent par conséquent nous dire comment ils vivent leur situation.

### **II. Méthodes**

#### **II.1 Entretiens semi-directifs**

Le recours à des entretiens semi directifs plutôt qu'à des questionnaires tient aussi au type de public auquel nous nous adressons. En effet le monde de la lutte est très

fermé et les croyances magico religieuses rendent très susceptibles les acteurs. Nous avons par ailleurs avec certains, utilisé le wolof (langue nationale au Sénégal), pour conduire les interviews. Il nous apparaît que la connaissance fine du milieu et l'immersion du chercheur dans le contexte des acteurs permet de recueillir des données originales difficiles à obtenir avec d'autres méthodes.

Les réponses apportées aux entretiens nécessitent une analyse de contenu dont le but est l'inférence de connaissances relatives aux conditions de production ou éventuellement de réception, à l'aide d'indicateurs quantitatifs ou non. L'inférence est la procédure intermédiaire qui permet le passage explicite et contrôlé de la description (résumée après traitement) à l'interprétation (phase ultime : la signification accordée aux caractéristiques).

L'analyse de contenu est effectuée en utilisant le logiciel Digital Voice Editor 3, qui consiste à transcrire chaque entretien recueilli ou enregistré sur dictaphone. Cette solution, bien que longue, nous semble intéressante pour recueillir le sens du contenu des textes et nous offre plus de possibilités. Nous ne pouvons nous contenter, ici, d'une analyse lexicale et d'extraits de verbatim trop réducteurs et peu adaptés à notre étude.

S'agissant toujours des entretiens semi-directifs nous avons opté pour l'analyse thématique, qui repose sur une interprétation des énoncés. Elle cherche une cohérence thématique inter entretiens. Les thèmes sont, ici, des unités de signification, des noyaux de sens. Ces outils permettent d'approcher l'étayage des représentations sociales des acteurs du milieu de la lutte. Nous présentons maintenant les principaux résultats. Ensuite, nous comparons ces représentations afin de dégager les éléments pouvant nous aider à l'élaboration de contenus en lutte et des différences notées avec le développement de ce sport.

## **II.2 Observations**

L'observation est aujourd'hui un moyen d'investigation privilégié parmi les méthodes d'analyse scientifique dans le milieu de la lutte pour la collecte d'informations. Elle se définit selon G. DERLANDSHEERE (1979 p .190) comme : « la constatation attentive des phénomènes sans volonté de les modifier à l'aide des moyens d'investigation et d'étude appropriés à cette investigation.

Elle requiert une concentration pour avoir le maximum de données et d'informations objectives, mais aussi des conditions permettant le déroulement effective de

l'observation des combats. C'est dans cette optique qu'Erick MOMBAERTS dira que pour observer : « il est nécessaire de se placer dans des conditions qui permettent de bien suivre le déroulement du match sans se laisser baigner dans le bain affectif de la rencontre ».

Ainsi Marcel DUGRAND affirmera : « l'observation est un processus pédagogique permettant d'établir les caractéristiques essentiels du niveau donné ». En tant que procédé d'étude scientifique l'observation n'est pas exempte des limites, de ce fait elle doit être objective et rigoureuse. Mais dans le domaine de la lutte l'observation constitue un procédé scientifique, une démarche méthodologique, effective à fournir des données et des informations objectives. Les observations, tout comme les entretiens, sont composés de plusieurs parties articulées selon une logique qui débute par l'identité du/des sujets pour aller vers leur intérêt pour la lutte, en passant par leur connaissance et le sens attribué à la discipline.

### **II.3 Le Protocole d'observation**

Animés par le souci d'une objectivité dans notre observation nous nous nous dans les stades et sur lieux pouvant servir de cadre d'étude. Parmi ces manifestations, il s'agit entre autres des combats :

- Gala de lutte Manga 2 du dimanche 14 février au terrain Gal-Gui de khar Yalla (5<sup>e</sup> édition drapeau Pape Massata DIACK
- Eumeu Sene vs Lac de Guer 2, 28 février 2010 au stade Demba Diop
- Modou Lo vs Balla Gaye 2 du 28 mars 2010 au Stade Demba Diop
- Tyson vs Yekini du 04 avril 2010 au stade Léopold Sédar Senghor
- Gala de lutte traditionnel de l'Association « Ndef leng » le 04 avril 2010 au Stade Iba Mar DIOP
- Ama Baldé vs Ness, 10 avril 2010 au Stade Demba Diop
- Papa Sow vs Zoss du 23 mai 2010 à Demba Diop

Cependant, nous sommes également rapprochés les services des Responsables de desk-Sport des télévisions 2STV, Walf TV, RDV et de la RTS1 dans le cadre des observations indirectes.

La fidélité et la rigueur étant deux paramètres importants dans l'observation, nous ne pouvions pas prendre le risque de limiter la collecte des données aux services d'un seul observateur.

## **II.4 Les Limites de l'observation**

Dans toute méthode d'investigation scientifique, on note une marge d'incertitude pouvant conduire à une certaine subjectivité. Celle-ci est le résultat des conditions dans lesquelles la recherche a été faite.

Concernant notre étude nous avons pu répertorier quelques facteurs limitatifs de la méthode mais ces derniers sont à priori très minimes et ne peuvent pas obstruer l'objectivité de notre étude.

Pour WALLON, il n'y a pas d'observation sans choix, ni sans une relation implicite ou non et que nous devons prendre conscience que nous usons d'une table de référence sans le plus souvent savoir. De ce fait nous pouvons retenir l'exclusion de toute neutralité dans l'observation.

Un manque de concentration due à la durée des combats elle-même, cependant certaines actions peuvent échapper à notre vigilance. Ce manque de concentration peut être un prétexte du spectacle qui est source de plaisir.

Le souci des caméramen à montrer souvent les tribunes pour l'esthétique de la transmission.

## **II.5 Matériels Utilisées**

L'observation peut se présenter sous deux formes : une observation directe et une observation indirecte.

L'observation directe se définit comme celle où l'observateur suit directement le déroulement du combat et l'observation indirecte par l'intermédiaire d'une vidéo ou d'un téléviseur.

Dans le cas de notre étude, nous avons utilisé les deux méthodes d'observation.

L'observation indirecte s'est souvent déroulée avec :

- un téléviseur Portable TV/DVD de marque Samsung.
- un ordinateur
- un appareil photo numérique



## **TROISIEME PARTIE : RESULTATS ET DISCUSSIONS**

Au terme de notre travail de recherche sur le terrain, nous avons essayé de tirer le maximum d'informations à partir d'entretiens mais aussi d'observations de combats de lutte dans les différents stades que compte la ville de Dakar et ses départements notamment à l'occasion des galas et tournois de lutte ou lors des mbapatt.

Les objectifs de cette méthode étaient de recueillir des données en rapport avec notre thème d'étude « L'arène de lutte à Dakar : rites, rituels et pratiques de la tradition à la modernité ». Comme précisé ci-dessus, ces entretiens ont eu à concerner 12 acteurs dont le détail a été présenté auparavant.

Avant même d'entrer plus dans la description de nos résultats, nous souhaitons mettre en évidence un aspect transversal à tous les facteurs étudiés, celui de l'oralité omniprésente. La tradition orale au Sénégal joue un rôle important au point d'être nécessaire pour donner à la lutte toute sa valeur culturelle. La lutte ne se résume pas au combat à proprement parler, qui exigerait seulement la présence de deux lutteurs et d'arbitres, mais elle requiert de multiples acteurs sociaux, dont, particulièrement, les griots, les commentateurs, les chanteuses ou chanteurs, les marabouts, les supporters comme des mises en mots et en signes, ceux des défis officiels ou spontanés, des interviews après combat. Tous ces acteurs manifestent par la parole les sensations, les émotions, les prouesses techniques, les sens symboliques de ce phénomène social et culturel total qu'est la lutte.

Dans un second temps, les observations directes ou indirectes nous ont conduites à suivre de près tous les faits et leurs valeurs dans l'antre mythique de l'arène sénégalaise. Dans ce même registre de vouloir comprendre l'arène sénégalaise, nous avons jugé nécessaire d'assister à certains combats que nous avons sélectionnés en fonction de critères spécifiques : le niveau des lutteurs, déterminant pour l'organisation et les manifestations. Etant sénégalais et sportif, nous avons bien entendu une connaissance empirique de ces manifestations de lutte (les mbapatt en particulier), mais nous avons construit notre terrain d'observation (cf : partie II) en fonction de notre problématique, en nous efforçant d'objectiver le plus possible notre subjectivité.

Par ailleurs, nous avons pu assister à des séances de lutte organisées par des associations estudiantines et administratives au niveau de l'UCAD. Si ces

manifestations ne sont pas à proprement parler comparables aux grands combats, elles nous ont permis néanmoins de préciser, d'affiner nos observations sur certains points (par exemple, sur les aspects ethniques, avec la prédominance sérieuse des séances du samedi 4 mars et du 23 juillet 2010 lors de laquelle le tambour major, la chanson, comme la plupart des lutteurs étaient sérieux).

Les résultats sont présentés en quatre temps : la signification culturelle de la lutte, les enjeux économiques, sportifs et mystiques.

Concernant le premier point, celui de la signification et de l'intérêt culturel pour la lutte, nous l'organisons en quatre catégories :

- des aspects culturels et d'échange ;
- des aspects relatifs à la sportivisation de l'activité ;
- des aspects esthétiques ;
- des aspects identitaires dans la lutte.

## **I. L'arène comme lieu d'échange culturel ou de socialisation**

La lutte sénégalaise (avec frappe) ne laisse personne indifférent au Sénégal et les personnes interrogées à ce titre soutiennent que c'est un facteur de revalorisation culturelle, traditionnelle voire patrimoniale qui se développe à partir d'un sentiment de fierté et en font une pratique très aimée. Selon notre population d'étude interrogée, la lutte, dont la pratique est séculaire dans tout le pays, s'est professionnalisée. Depuis quelques décennies, les galas sont devenus des rendez-vous sportifs incontournables. La lutte provoque, enflamme les passions de tous les Sénégalais. Tous se rendent aux stades, tendent l'oreille à la radio ou se fixent devant leurs télévisions pour regarder les rencontres entre les lutteurs.

Pour les acteurs interrogés, la lutte, ce sport apprécié grandement par la presque totalité des sénégalais est une épreuve de combat, un sport traditionnel qui permet de rapprocher les populations, en ce sens qu'elle permet d'unir ces populations et de favoriser les échanges culturels. Pour L3, ancienne gloire, « La lutte est maintenant un sport qui dépasse toutes ces étapes, elle n'est plus une histoire de quartier, de défi aux dieux mais il lui reste malgré tout son statut de spectacle. Aujourd'hui, elle dépasse les frontières car des championnats ou tournois sont organisés un peu partout dans le monde suivant les catégories. Les gens supportent un lutteur de par ses talents et sa technique sans discrimination raciale ou ethnique.

On note de nos jours l'organisation en association des lutteurs d'hier (anciennes gloires), ce qui est devenu possible par leur état d'esprit et les liens familiaux qu'ils entretenaient avant ».

C'est dire aussi que « la lutte est un sport, une pratique culturelle qui suscite beaucoup de passion et revêt une signification (...). Elle apparaît comme un facteur d'intégration sociale » Bassène J. (2009). En effet, le sport est à la fois fragment de culture et expression d'une culture, et il nous semble important que les jeunes puissent appréhender le sport comme un élément du patrimoine culturel. Si, comme nous le verrons, le sport est un moyen d'exprimer une identité, de se faire reconnaître, il s'agit aussi de montrer que le risque existe de voir certains groupes utiliser le sport dans un fanatisme identitaire ou nationaliste allant à l'encontre de l'échange interculturel et de la paix.

Ainsi par exemple, la manifestation de Rufisque du 25 juillet 2010 (7<sup>ème</sup> drapeau de Mr Mamadou Seck, Président de l'Assemblée nationale, organisée par Mr Palla Mbengue (Groupe Lebougui), a été dominée par la culture léboue. Le caractère spectaculaire, la richesse des détails, la diversité des participants quasi folklorique, la multiplicité des petites scènes remarquables (fanfare, ndawrabine, ndeup, la présence des circoncis, des Maures, les cavaliers, rameurs etc.) transforment l'arène en une représentation festive, quasi carnavalesque. Des photographies de ce spectacle en attestent (cf. figures en Annexe IV).

## **I.1 L'espace de jeu**

Primitivement symbolique et aussi ludique, la lutte permettait la confrontation entre les jeunes gens d'une même génération, d'un même village ou d'une même contrée. Son évolution actuelle nous conduit à distinguer deux types de violence. Certaines personnes (amateurs, anciens lutteurs et promoteurs) déplorent la violence brutale des combats liée à l'utilisation abusive de la frappe de la part des lutteurs mais aussi des tiraillements voire des conflits entre supporters qui risquent de dénaturer l'activité. Pour certains anciens, la frappe doit permettre une ouverture pour enchaîner sur une prise. Ainsi la composante « violence » semble être un apport de connaissance non négligeable pour le développement de la lutte (Wane, 2010). Alors que le sport est un moyen d'éducation et de formation de la jeunesse (cf Charte de l'UNESCO et Charte du Sport).

La lutte comme sport permettrait aux jeunes d'acquérir un certain nombre d'attitudes et de conduites qui les aident à s'insérer convenablement dans la société. En effet, le respect de la règle, l'esprit de compétition, le fair-play, l'esprit d'équipe, le respect de l'adversaire, etc., sont autant de valeurs qui se transmettent dans les associations et sur les terrains de sport et particulièrement dans l'arène. Le sport offre aux jeunes une occasion d'être en phase avec le milieu social de référence.

Malgré toutes ces valeurs que véhicule le sport, il demeure que la violence ne cesse de gangrener l'organisation des compétitions de lutte au niveau national. Il est vrai que la violence est présente dans l'activité sportive, particulièrement dans des disciplines telle que la lutte où elle s'exprime sous une certaine agressivité. Cette forme d'expression de l'agressivité n'a rien à voir avec les valeurs que véhicule la pratique des sports. Cette violence est une négation du sport parce qu'elle remet en question les règles élémentaires du fair-play, du respect de l'adversaire et de la sportivité. Il est vrai que la violence déborde largement des espaces sportifs. Avec l'urbanisation forte de nos villes, qui fait que les individus se connaissent de moins en moins et le développement de la pauvreté qui est corrélée à la démission des parents de leurs responsabilités dans la prise en charge des enfants, les agressions sont en train d'être banalisées. La spécificité du sport, c'est la compétition sportive qui, dans sa mise en scène, met face à face, au-delà des deux adversaires qui livrent le combat, deux quartiers, deux villes et souvent deux communautés ethniques, religieuses ou nationales.

Au Sénégal, c'est dans les sports où la question de l'appartenance est la mieux tranchée que les actes de violence sont les plus fréquents. Dans la compétition sportive, la violence peut provenir du champ de jeu ou des supporters qui s'identifient à leurs idoles et vivent tout ce qui se passe pendant le combat. Les supporters ont des attentes par rapport aux compétiteurs qui en sont conscients. C'est ce qui explique toute la charge de stress qui, en retour, est communiquée à la foule. Et la première situation contrariante (du genre provocation d'un supporter adverse ou faute d'arbitrage), qui se produit sur le terrain ou dans les tribunes, met le feu aux poudres. Si la lutte souffre de la violence, il reste que les manifestations de violence diffèrent selon les causes, les parties prenantes et l'environnement dans lequel se déroule la compétition. En cela, se dresse un répertoire des manifestations de la violence qui est à la fois verbale, se traduisant par des insultes proférées contre l'arbitre, mais aussi

par les lutteurs lors des présentations d'avant combat, les dirigeants et les supporters de l'autre camp mais aussi physique par des jets de pierres aux batailles rangées et agressions causant parfois des blessures, en passant par des jets d'urine projetés à l'endroit de l'adversaire supporter ou encore de casses après les combats. Il faut cependant noter que les actes de violence se passent dans le champ sportif comme ils se manifestent dans les tribunes ou dans les environs du stade.

C'est pour cette raison que l'analyste des supporters du Bassin de la Méditerranée, Christian Bromberger (1995), dit que le sport développe une culture partisane.

Le sport renforce et ravive le sentiment d'appartenance qui sert de terreau à la violence. Ici, l'agressivité est même valorisée parce étant synonyme de virilité et de combativité. On parle même de violence légitime ou légitimée du fait qu'elle s'exerce dans les limites de ce qui est permis, c'est à dire des règlements de la compétition. Cette forme de combativité est souvent perçue comme un moyen pour canaliser les instincts agressifs de façon socialement acceptable (la sublimation de Freud ou l'effet cathartique des jeux du cirque, chez les Grecs anciens). Il faut aussi noter que dans le contexte de la société sénégalaise, la lutte est réservée aux hommes et reste une activité masculine. Il faut donc tenir compte des représentations d'ensemble qui affectent non seulement la population sénégalaise des acteurs de la lutte, mais encore l'idéologie dominante et la doxa de notre société.

## **I.2 La cérémonie et le spectacle**

La lutte regorge de différentes phases de cérémonial allant de la danse, du « simb » du « ndawrabine », du « baccou » au combat proprement dit.

Le but de la danse est de préparer le lutteur à l'épreuve du combat. Elle constitue à la fois une préparation physique et psychologique visant à s'auto-stimuler mais servant à la fois d'échauffement.

Pour L3 : le « touss » donne au lutteur toute une hargne, réveille les muscles et intervient dans sa propre motivation. Il suffit de procéder à ce rituel pour se libérer car il arrive qu'un lutteur soit mystiquement ou psychologiquement atteint. Il offre beaucoup d'initiatives dans cette libération et permet de communier avec les ancêtres grâce aux tam-tams et aux griots.

Le « simb », le « ndawrabine », les chants, la présence des circoncis donnent une touche folklorique au spectacle et véhiculent des valeurs se bâtissant autour de la générosité, la fraternité, du respect, de la tolérance, l'amitié, l'équité, la bravoure...

C1, chanteuse sérère, soutient qu'elle demande tout simplement aux lutteurs d'avoir du « jom » (courage), de la dignité. « Je leur dis de se battre comme des hommes, tout en respectant leurs adversaires. Je leurs dis d'être corrects et respectueux. Car, si la lutte est un sport, elle est également un jeu. Il ne faut donc pas que les lutteurs soient belliqueux ».

Il convient de dire que la lutte offre une facette attractive et attrayante qui mobilise toute une population car elle est désormais inscrite dans un calendrier beaucoup plus large au cours duquel les lutteurs confirmés se disputent le « drapeau » mis en jeu en l'honneur d'une personnalité (parrainage) et les combats mobilisent les médias où le Mbeurkatt (lutteur), pour intimider son adversaire et séduire son public tourne autour d'une arène délimitée par des sacs de sable, commence par chanter sa force et son courage au rythme du sabar : « le baccou » qui se fait rare aujourd'hui et peu sont les lutteurs qui s'y adonnent pour faire plaisir à leurs supporteurs. Pour G1, griot : « Il en existe peu car la plupart des lutteurs actuels sont dans ce milieu que pour se faire de l'argent. Les rares personnes qui en ont hérité sont souvent dans les écuries conservatrices telles celles de Fass, du Walo et Sérère ou bien sont des fils d'anciens lutteurs. Sous ce registre, on peut citer Balla Gaye II, Ama Baldé, Mamadi Ndiaye, Moustapha Gueye etc., sans oublier Tyson qui fut le premier à ajouter une note de modernité dans les rythmes traditionnels. »

« Pour les anciens lutteurs, ce qui faisait leur force et leur notoriété, c'est parce qu'ils savaient faire des bākks » (entretien avec R1 griot, Animateur et commentateur de lutte à la Radio Télévision Sénégalaise). « Les bākks, des chants, des danses, c'est l'ambiance de la lutte. La danse permet de voir la notoriété du lutteur. La lutte vient de Dieu, et c'est une activité noble. Les chants permettent de stimuler le lutteur » renchérit-il.

« Avant, chaque lutteur avait ses chanteurs, ses propres chansons qui lui rappelaient son origine, l'histoire de ses ancêtres, sa localité, la bravoure de ses parents, de ce qu'on attend d'un lutteur, la symbolique de la lutte » (entretien avec L3, ancien lutteur né en 1957).

Des incantations et formules magiques prononcées par le marabout protègent le lutteur contre les mauvais sorts et les mauvais génies et les femmes, en tenue

traditionnelle, dansent sur les chants entonnés par les griots : « le Ndawrabine». Le spectacle connaît alors son apothéose avec le combat qui est le plus souvent, très bref car chaque lutteur essaie de terrasser son adversaire, mais la force ne suffit pas, la technique, la tactique et le mental sont tout aussi importants.

Pour M1, maître de cérémonie officiant régulièrement « jusqu'à devenir incontournable dans l'animation de presque toutes les manifestations organisées à Dakar et environs », il s'agit d'organier, de gérer, de produire des prestations éloquentes en somme d'être le garant de l'ambiance. Ainsi, « le micro central est le Maître de Cérémonie » comme il le déclare dans notre entretien.

### **I.3 Projection identitaire**

Au Sénégal, la lutte traditionnelle est une véritable passion et chaque région possède son propre style de lutte. Cependant, la forme et la façon de lutter diffèrent en fonction des différences d'appartenance ethnique, clanique ou régionale. Du Fleuve aux rives de la Casamance, de la Région du Cap-Vert à la Falémé et aux confins de la Haute Gambie, en passant par le Bassin arachidier, Kaolack, également dans la Cité du rails, Thiès, la lutte sénégalaise était une des disciplines sportives la plus pratiquée par les jeunes qui, après que les récoltes aient été bonnes, se devaient de défendre l'honneur de leurs villages respectifs, dans l'enthousiasme du voisinage et en l'honneur de personnalités coutumières et politiques. De ce fait, « on luttait pour l'honneur, la gloire, pour la renommée. Toute victoire était l'affaire de tout un clan et la défaite représentait une humiliation, un déshonneur, un affront qu'il faudrait laver à la confrontation suivante » (Bassène J. 2009).

Définie comme un jeu de compétition individuelle, la lutte est, dans son essence, un langage corporel à travers lequel les lutteurs exhibent leur force et leur courage. C'est d'abord dans les « mbappatt », puis dans les arènes, ces deux espaces de production où réside aujourd'hui, dans la mémoire collective, le souvenir de combats épiques qui mirent en scène des lutteurs d'ethnies hétéroclites (Socés, Peulhs, Wolofs, Sérères, Diolas, Hal pulaar) et de cultures diverses. Parmi cette pléiade de lutteurs, on peut citer entre autres : Diéry Sadio, Paté Diop, Médoune Khoulé, Sanor Ndiaye, Abdourahmane Ndiaye Falang, Ndieumbane Thiaw, Soulye Ndoye, Modou Kane, Mbaye Dia Diop, Boy Barabara, Térèze Ndir, Bécaye III, Ibra Ndiaye Zazou, Babacar Thiaw, Abdou Dieumbe Guèye, Bosco Sow, Jean-Pierre Sougère, Cheikh Mbaba, Fodé Doussouba, Falaye Baldé, Doudou Baka Sarr,

Youssou Diène, Landing Diamé, Moussa Diamé, Robert Diouf, Mbaye Guèye, Mame Gorgui  
Ndiaye etc.

D'ailleurs, l'omniprésence de ces images fortes, pittoresques, vestiges d'un passé point trop lointain, laisse encore apparaître la splendeur d'un art qualifié par les puristes de noble. De là donc, à épingler un héritage affectif dans le cœur des nostalgiques qui gardent encore le souvenir si fumant de ces combats alléchants qui les projettent dans d'immenses fresques où l'on pouvait déceler tout le cachet populaire de la lutte d'autrefois.

De nos jours, cette effervescence festive est plus que vécue par la jeunesse actuelle, sa résonance dans leurs mémoires est considérable ; dans certaines écuries les plus anciennes et conservatrices de la tradition (sérère, walo, fass) la lutte renferme plusieurs éléments constitutifs tels que le symbolique, le rythme, le mouvement et l'expression du corps (forme), l'ancrage dans le milieu (l'espace), la durée de fréquentation (le temps), qui font qu'elle constitue un instrument d'éducation des jeunes en leur conférant des repères spatio-temporels, socio-culturels et normatifs.

Les enjeux identitaires paraissent d'une autre nature pour certaines écuries. Les comportements des lutteurs face à leur culture, leur patrimoine, leur histoire, leur identité locale diffèrent dans ces nouvelles écuries. Le développement de la lutte et l'engouement pour celle-ci, suscitent des interrogations et tendent à aller contre une renaissance centrée sur les cultures ancestrales et les valeurs de civilisation en apportant aux contenus un enrichissement et un cachet d'affirmation culturelle.

Aujourd'hui, on tend vers une déperdition de l'identité culturelle. Avec le développement de la lutte et la prolifération des écuries de lutte, on note une démythification ethnique. Les écuries, jadis peuplées par rapport à une origine territoriale, ethnique ou tribale sont devenues de nos jours un véritable « melting pot » où se retrouvent toutes les couches ethniques sénégalaises ou étrangères. Nous pouvons déduire cela des divers entretiens comme de notre observation des écuries, comme de l'examen de différents articles de presse que nous avons étudiés en complément.

Ce brassage ethnique favorisant l'inter culturalité montre des limites car aujourd'hui le rythme, le bakk, la danse... ces rituels qui permettaient d'identifier un lutteur se font de plus en plus rares et certains lutteurs s'identifient par rapport au rythme de leur mentor ou tout simplement par des rythmes qui font la chronique au

niveau du paysage musical. Pour G1, griot de son état, « autrefois, on connaissait le rythme d'un lutteur à partir de son ethnie et il en existe toujours même si cela tend à disparaître. Les sérères (ndioub), les Diolas (bougarabou), les Wolofs (Teubeul, Foudali Diang, Samsa Mouna), les Socés, les Lébous (yabba) ont des rythmes qui leur sont propres et s'y identifiaient. Il suffisait de connaître leur appartenance ethnique pour savoir quel rythme mettre. Maintenant, il n'y a que le rythme d'écurie où tout membre s'identifie. C'est de la pure chorégraphie et c'est ce qui retarde beaucoup de lutteurs qui au lieu de s'entraîner vont perdre beaucoup de leur temps dans les répétitions (...) par contre d'autres malgré une touche nouvelle gardent toujours les rythmes traditionnels. C'est le cas des Sérères en général et les pensionnaires de l'écurie de Fass et de l'école de lute Manga 2».

## **II. L'arène comme lieu économique**

Le sport est une activité économique récente. Pendant de nombreuses années cette fonction a été gommée du fait de la domination d'une conception anglo-saxonne et coubertinienne du sport fondée sur le bénévolat et réservé à une élite financière aisée. Peu à peu, principalement au cours du XX<sup>e</sup> siècle, l'argent a pénétré la sphère du sport. Comme pratique ou comme spectacle le sport de lutte est cependant devenu un moyen d'insertion des jeunes auparavant marginalisés ou en marge de notre société. Ce secteur est devenu aujourd'hui un tremplin de réussite pour bon nombre de ses acteurs. Dans un passé récent, l'agression, le vandalisme voire le banditisme occupaient nos palabres à cause du chômage notoire des jeunes dû aux échecs éducatifs, aux manques de moyens mais surtout à la pauvreté de la population sénégalaise en général et particulièrement dans la banlieue (cf. état des lieux supra).

Pour les lutteurs ce sport est un moyen d'insertion sociale. Ils insistent fortement sur les possibilités financières qu'offre la lutte avec frappe (Wane, 2010). Dans ce même sillage, L1, lutteur en activité, déclare lors de notre entretien « j'ai noué mon ngemb pour aider ma famille et réussir dans la vie. Ces gens qui font aujourd'hui les devants de la scène ne sont ni plus forts, ni plus courageux que moi. Donc, avec un peu de sacrifice je pourrai un jour accéder au stade où ils sont et réaliser mon vieux rêve qui est d'amener ma mère à la Mecque et lui payer une belle

maison ». La diminution des agressions est conséquente à l'essor de la lutte et on note aujourd'hui une ruée manifeste vers ce secteur qui, de ce fait, est plus qu'une activité sportive. Les lutteurs sont devenus des leaders, des héros, des modèles de réussite voire des produits marketing.

A la question de savoir si la lutte d'aujourd'hui est un sport ou un business, Abdoul Wahib Kane, professeur à l'INSEPS de Dakar dit que « c'est le mariage des deux que l'on voit actuellement dans l'arène et en dehors. Les sportifs ont des préparateurs physiques attitrés, et chaque lutteur a un manager, un avocat pour le conseiller. La carrière d'un lutteur est assez brève. Ils essaient donc de ramasser le maximum de gain tant qu'ils le peuvent et de veiller au mieux à leurs intérêts » (entretien de Mr Kane avec un journaliste).

Cette conception est partagée par les promoteurs, les managers, les sponsors pour qui la lutte est devenue un business car aujourd'hui, tous souhaitent voir leurs parents ou leur fils exceller dans le secteur de la lutte pour y réussir, non tant en lutteur, mais en affaires. Actuellement les jeunes subviennent à leurs besoins grâce à ce sport qui tend vers un secteur de développement non négligeable. Les journées de lutte sont l'occasion pour bon nombre de marchands ambulants, de vendeuses de boissons, de confectionneurs de banderoles et tee-shirts à l'effigie des combattants de réaliser des bénéfices.

La lutte, c'est aussi l'affaire des sponsors qui injectent des dizaines de millions de francs Cfa pour vendre leur produit car la tenue de certaines affiches n'est pas seulement l'affaire d'un simple promoteur. Pour P, promoteur de lutte, « la billetterie à elle seule ne peut pas payer les lutteurs et il faut leur verser des avances avant l'affrontement (...) ». Derrière l'organisation de chaque journée de lutte, il y a des sponsors qui mettent des millions sur la table de négociations parce que la tenue d'un grand combat requiert de gros moyens allant des finances à la logistique et c'est pourquoi nous sommes, de nos jours, témoins de contrats signés avec certaines structures. Alors qu'il y a quelques années les sports bénéficiant de sponsoring étaient limités au Sénégal au football et au basket ball, on constate maintenant avec satisfaction qu'Orange, Tigo, Espresso, Sococim Industries, CNART Assurances, Ovaltine, Sénécartours se disputent le sponsoring d'un combat de lutte. L'arène où les pratiques mystiques, religieuses ou magiques déroulent encore un certain niveau de

bataille sans merci mais dans un climat pacifique, devient le lieu d'un challenge économique rude. Les manifestations sportives deviennent des enjeux énormes sur le plan économique dans une dynamique de marchandisation. Pour Bromberger (1995), la marchandisation du spectacle se double d'une chosification des athlètes de la part des sponsors. Dans son approche il soutient que le sport de compétition n'est pas seulement la religion de la mondialisation, avec ses temples, ses cérémonies, sa liturgie, son clergé et ses fidèles, ses évangélistes, son inquisition et ses martyrs, elle est aussi une vitrine ouverte sur l'avenir radieux du capitalisme planétaire, celui de la société du spectacle et de la marchandisation universelle. Le Sénégal et sa lutte n'échapperont pas à cette marchandisation.

Cependant, le marché du spectacle sportif repose en grande partie sur les médias. Les relations économiques entre le sport et ces derniers sont basées sur une convergence d'intérêt. Le sport les attire en ce qu'il est un gisement d'audience, ce que confirment les taux d'audience exceptionnels réalisés par la retransmission des spectacles sportifs. De ce fait le sport contribue aux recettes publicitaires des chaînes de télévision d'autant plus que les annonceurs sont attirés par les émissions à forte audience. Le sport est intéressé par les médias à la fois parce qu'ils offrent un gisement financier de plus en plus important, principalement pour le sport professionnel, mais également parce qu'ils assurent la promotion du sport. Les disciplines et les services les plus modernes de notre époque notamment les médias constituent la plus grande part du marché des services liés au sport. Les organes de presse sénégalaises que sont Walf TV/FM, RTS1, 2sTV, RDV, Jokko FM 87.7, Rail Bi FM 101.3, Manore FM 89.4, Radio Disso FM, Ndef Leng FM 93.4 épousent cette réalité sans complexe et y trouvent leurs comptes, à l'éblouissement de tous, en proposant des émissions exclusivement réservées à la lutte.

Avant les lutteurs n'étaient pas considérés, mais actuellement ils sont devenus plus éclairés, éveillés, constituent des modèles de réussite et se permettent de porter des costumes de ville, par exemple, alors que cela n'existait pas avant comme de se déplacer à bord de véhicules de luxe (tel que Gris Bordeaux parangon de cette nouvelle attitude). Cette réussite manifeste ne se trouve pas seulement dans le champ sportif mais surtout avec les publicités pour véhiculer des messages, pour prévenir les populations contre certaines maladies ou encore dans la vente de certains produits

(Tyson avec le « riz « Mariz », la boisson « African Cola » ; Bala Gaye 2 avec le « thé cheval») en sont de parfaites illustrations.

Il ne faut cependant pas négliger le rôle des principaux promoteurs qui sont là certes pour gagner de l'argent, mais aussi pour développer et organiser les meilleures affiches. Ils sont des acteurs potentiels dans le développement de la lutte sénégalaise. Ils participent aussi au développement de la lutte et en même temps, ils gagnent de l'argent. Le profit est surtout leur première source de motivation. « Ici l'aspect économique est mis en avant » nous dit P.

En revanche, la lutte, regroupe également d'énormes intérêts pour les politiques, ceux de la popularité. Malgré leur présence massive dans les gradins, dans les affiches publicitaires mais aussi dans les cérémonies de présentations des lutteurs et même lors des signatures de combats, le sport en général et la lutte en particulier n'a point bénéficié pourtant de ces derniers en matière d'infrastructures notamment (cf. figures Annexe V).

Le sport, défini ici comme un ensemble de pratiques physiques, compétitives, codifiées, réglées conventionnellement, en quête de performances pour désigner le meilleur, prend aujourd'hui un essor considérable avec l'avènement de la société capitaliste industrielle. Par ailleurs, il reflète bien souvent la situation sociale d'une ville, d'une région, d'un pays et traduit la conjoncture politique et l'état de la situation diplomatique.

Le déplacement massif des autorités politiques et administratives sénégalaises dans les stades lors des galas de lutte traduit bien tout l'intérêt à travers la lutte. Cet intérêt envers cette discipline s'explique du fait qu'elle *est toujours perçue par les organisateurs et le public comme une tradition. Elle est instrumentalisée par les élites politiques qui tendent ainsi à se présenter comme gardienne des « traditions », pour s'assurer prestige et fidélité parmi la population. « Elles servent également à transmettre des messages politiques et à présenter de manière métaphorique les antagonismes entre politiciens »* (Petar Petro, *in* Les utilisations politiques de la lutte traditionnelle). Des sommes colossales y sont injectées lors des événements par les opposants ou gouvernants mais également par les multinationales et les grands groupes financiers qui utilisent le sport pour augmenter leur chiffre d'affaires, mais aussi pour faire triompher leur idéologie en guise de récompenses. C'est en quelque

sorte un couteau à double tranchant où l'arène de lutte devient dès lors un milieu d'investissement pour une certaine récupération de la population lors des futures échéances électorales.

Ainsi, la lutte tend vers une politisation qui devient de plus en plus manifeste de cette discipline considérée comme « traditionnelle » avec la présence d'images de personnalité sur les affiches publicitaires au milieu de celles des deux combattants, le parrainage de gala ou de journées pour une personnalité d'une appartenance partisane bien affichée mais surtout avec les drapeaux mis en jeu où s'identifie un groupe politique, financier, d'association socioculturel ou administratif.

En revanche, il faut noter que le système politique actuel englobe le sport et se sert de lui à des fins de politiques politiciennes. Il demeure que nos gouvernants semblent ne pas assez comprendre ce que représente le sport et ne pas se rendre compte que c'est une exigence et une nécessité sociale. Dans ce pays, il n'y a aucune infrastructure adéquate qui permet aux lutteurs de s'exprimer convenablement. Les promesses de construction de l'arène nationale datant de l'époque socialiste sont remplacées par des présentations de maquette et de détection de site devant abriter les futures constructions. Malheureusement les hommes politiques voient le sport comme un tremplin de récupération idéologique.

## **L'arène comme lieu sportif**

Le sport est très souvent présenté par ses laudateurs et ses défenseurs comme un fait universel, un invariant culturel. Sous des formes certes changeantes, il aurait été pratiqué à toutes les époques et sous toutes les latitudes. Les combats de lutte drainent bien du monde à chaque confrontation. Si les amateurs se parent de leurs plus beaux atours, les acteurs du jour, quant à eux, sont plus préoccupés par les actes à poser pour arriver à la victoire. Le monde actuel de la lutte a connu progressivement des changements depuis l'instauration du CNGL de lutte.

- **Aire de jeu**

Lieu stratégique, l'arène de combat et d'importants enjeux (mystique, sportif) représente depuis toujours un espace essentiel pour tous les lutteurs. L'enceinte de lutte est cependant un espace de jeu qui a connu d'innombrables changements au cours des dernières années. Si dans un passé point lointain les combats se déroulaient

sur des terrains vagues ou bien sur toute la surface de jeu des autres sportives, de nos jours ils se tiennent sur des espace érigés pour l'occasion. Sa forme change et diffère selon les lieux (différents stades de Dakar par exemple) mais aussi selon la nature du spectacle.

Pour les séances de lutte traditionnelle ou tournois, les combats se déroulent simultanément sur un vaste espace à cause du nombre important des lutteurs issus de tous les villages et écuries de lutte. Pour ce qui est des grands événements tel que le gala annuel de l'Association « Ndef Leng » qui lors de sa première édition s'est tenu au terrain « Gal Gui » avant d'être délocalisé au terrain multiplex du stadium Iba Mar Diop pour ensuite subir un transfert vers l'aire de foot du dit stade à cause de l'étroitesse des infrastructures. Par contre, lors des journées organisées par les promoteurs presque tous les dimanches, les combats se sont déroulés pendant des années dans une arène de forme circulaire. Cependant, on est passé à des surfaces rectangulaires avec l'obligation d'utilisation des stades de football comme arène de lutte par manque d'infrastructure adéquat devant servir de cadre de jeu. Cette délocalisation vers les stades a une influence manifeste sur la forme actuelle de l'enceinte car si au stadium Iba M. Diop, le terrain multiplex s'étend sur 40m x 20m qui est la norme au hand-ball devant servir de cadre de jeu à cette discipline, Basket, Tennis ; c'est celui du volley-ball qui mesure 18m x 9m qui est substitué en arène.

- **Sacs de sable**

Devant servir de délimitation de l'aire de combat, les sacs de sables sont présents depuis plus d'une décennie dans l'arène en remplacement des barrières en métal placées autour de l'aire de jeu. Cependant, malgré cette appellation, il faut en déduire que ces sacs placés sur le périmètre de l'enceinte ne contiennent pas effectivement de sable mais remplis de copeau de bois pour faciliter leur déplacement vers des magasins ou des espaces érigés pour la circonstance. En effet, l'instance dirigeante de la lutte sénégalaise a eu l'idée de changer ce qui peut l'être afin d'offrir un spectacle visible de partout mais surtout pour sécuriser beaucoup plus l'intégrité des lutteurs. En cela, il faut comprendre que les sacs posés à même le sol deviennent moins gênant pour la vision du spectacle que des barrières mesurant environ un mètre de hauteur faisant office de limite. Ainsi, l'utilisation de cette pratique n'est pas exempt de toute reproche car pas mal de combat n'ont pas eu une issue des mieux à cause de chutes

généralement occasionnées par des glissades dues par les déplacements des sacs en contact avec les pieds d'un lutteur.

- **Organisation des combats**

La lutte sénégalaise est confrontée aujourd'hui à une catégorisation notoire de ses adeptes. Cette différenciation catégorique bien que non encore officialisée et institutionnalisée est visible, connue et acceptée par la plupart des amateurs. Si au niveau de la lutte libre la catégorisation se fait suivant le poids des athlètes, la lutte traditionnelle quant à elle se retrouve avec trois catégories (légers - moyens – lourds). En revanche, on dénombre quatre (4) voire cinq (5) classes au niveau de la lutte avec frappe. C'est ainsi qu'on a :

- ✓ un cercle très fermé de poids lourds appelé communément « classe VIP » où on retrouve Yékini, Tyson, Bombardier, Gris Bordeaux et à un degré moindre Bala Beye 2.
- ✓ Les mi-lourds appelés également « classe des jeunes loups aux dents longues », où se retrouvent de jeunes lutteurs ayant fait une nette progression vers le sommet. Il s'agit entre autre de Modou Lô, Bala Gaye 2, Eumeu Séne, Papa Sow, Zoss, Tapha Tine etc.).
- ✓ Ensuite, il y a la catégorie des lutteurs qui ont eu un léger retard sur leur plan de carrière (Zale Lô, Rock Mbalakh, Yékini Jr, Ousmane Diop etc.), mais également de jeunes talents issus des deux derniers CLAF (Gargua Mbossé, Pakala, Saloum-Saloum, Ama Baldé, Ness, Bébé Saloum, Bruce Lee, etc.). Cependant, la catégorisation de ces différents lutteurs n'exclut pas une confrontation inter-catégories et faisant même l'objet de grandes affiches du fait d'une notoriété et d'une valeur marchande acquise au préalable.
- ✓ Ainsi, poursuit le groupe des espoirs qui, pour certains en sont à leur début dans l'arène et en sont souvent à leur 1<sup>er</sup> ou 3<sup>ème</sup> combat. Ils se débattent le plus souvent en levée de rideau lors des grands événements mais également officient en grands combats lors des séances organisées le plus souvent au stadium Iba Mar Diop. Dans ce groupe, certains ont su tirer leur épingle du jeu et défrayent la chronique à Dakar à cause de leurs victoires aussi éclatantes les

unes aux autres. Parmi ces lutteurs figurent largement en tête Papa Mor Lô, Pape Sène, Tapha Gueye Jr, Wouli etc.

- ✓ Enfin, survient la classe des « artistes » ou classe « biberon ». c'est une catégorie occupée par des lutteurs qui, au-delà de l'aspect sportif et économique offrent des moments ludiques et de délasserment. C'est une classe archi dominée par Yawou Dial qui a fini de surclasser tous ses adversaires que sont Gaïndé, Thiouth, Body RFM, Mboté entre autres

En définitive, bien que non encore structurée, cette catégorisation est effective. Pourtant il arrive parfois d'être témoin de combats opposant un lutteur confirmé d'un standing nettement supérieur (ancienneté par exemple) face à un adversaire qui a fini de faire sa classe dans sa catégorie et devant lui servir de passage de niveau ou d'examen. De ce fait, on entend souvent de nos reporters dire qu'un tel ou tel autre lutteur a réussi « à son examen de baccalauréat ».

Aujourd'hui, la majeure partie des séances de lutte organisées presque tous les week-ends à Dakar mettent en lice dix lutteurs pour cinq combats au total. Cependant, l'ordre des confrontations se fait selon le standing, la popularité des lutteurs en fonction de la grandeur de l'événement sous le contrôle du CNGL, étant l'organe de régulation de cette discipline en communion avec les organisateurs. Ainsi, depuis ces derniers mois, le CNGL prend beaucoup plus au sérieux à cause de déconvenues survenues le 26 avril 2009 où de multiples hésitations ont été notées de la part des organisateurs. En effet, on a eu recours à des médiateurs afin d'éviter à Zale Lô et Boy Kairé moins populaires que leurs cadets Modou Lô et Issa Pouye auxquels la majeure partie du public était acquise, d'en découdre les premiers contre ce qui était vraisemblablement signé dans les contrats.

Le monde actuel de la lutte est témoin d'énormes changements liés au développement de ce sport. Ces changements n'ont pas épargné la lutte : on est passé maintenant des 45 minutes d'affrontement tout terrain à trois rounds de 15 minutes avec deux pauses de cinq minutes d'intervalles. L'arbitrage est passé à quatre dont un arbitre central qui consulte ses deux juges en cas de litiges. Le quatrième juge est chargé du chronométrage mais également du décompte des avertissements donnés aux lutteurs. De ce fait, malgré cette présence massive du corps arbitral, le verdict de certains combats fait état de recours contestataires déposés auprès de l'instance dirigeante de la lutte sénégalaise. Rien que pour la saison 2009-2010, plus d'une

dizaine de recours ont été introduits au niveau du CNGL pour erreurs d'arbitrage dues le plus souvent par un problème de vision des actions ou de placement ; survient alors la question d'âge des arbitres et de l'authenticité de leur formation.

Moment essentiel dans la concentration et dans l'état d'esprit de l'athlète, la préparation du combat imminent s'étend de nos jours de l'entrée dans le stade au coup de sifflet de l'arbitre. C'est un rituel interminable car alliant, danse, chant, profession de foi, mysticisme etc., elle est auréolée de multiples facteurs et n'a pas été épargnée par le changement. En effet, constatant que les lutteurs mettaient beaucoup de temps dans leurs derniers préparatifs mystiques d'avant coup d'envoi, le CNGL a décidé d'y mettre un terme en édictant le 29 mars 2010 le passage à 5 minutes de ces derniers préparatifs. Ainsi, pour le Pr du CNGL « il y a trop de mystique dans l'arène et beaucoup de gens ont dit que c'est pas bien et qu'on a eu raison de prendre des mesures (...) pour ce combat Tyson Vs Yékini, on n'a pas vu de sacs, ni de valises remplis d'arsenal mystique. (...) mais eux en font moins que les autres ? Pourquoi ? ... ». Cette nouvelle réglementation du temps de préparation dans l'enceinte a été édictée à l'approche du combat du 04 avril 2010 opposant Tyson à Yékini, qui dans la même foulée a servi d'expérimentation. Toujours dans cette dynamique de réforme, le CNGL a également instauré la règle des 5 minutes au niveau du « touss » pour maximiser les pertes de temps notées au niveau de la présentation des chorégraphies des lutteurs. De ce fait, tout dépassement de ces deux nouvelles règles est synonyme de sanction financière.

L'arène sénégalaise a également connu des moments forts lors des deux dernières saisons où les amateurs et autres spectateurs ont droit à une présentation des lutteurs avant l'ultime moment. C'est un véritable temps fort des journées de lutte où chaque camp essaye comme il peut de galvaniser son protégé et sert également à se rassurer avant le début des hostilités. Ces moments de grande audience sont l'occasion par les organisateurs pour présenter les palmarès des lutteurs, mais surtout de présenter le parrain du combat dont l'image est visible sur le drapeau mis en jeu et placé entre ces derniers. Ainsi, avec la présence de plus en plus courante de la fanfare des forces armées, il arrive que l'hymne national du Sénégal soit entonné lors des grands événements comme lors des championnats africains (CEDEAO, UEMOA) mais également lors des grands combats dits « combat du siècle » opposant de gros calibres de la lutte.

### **III. L'arène comme lieu mystique**

Les séances de lutte, organisées presque tous les dimanches, sont des spectacles complets comprenant non seulement des combats, mais aussi des chants et danses ethniques voire folkloriques rythmées par les tam- tams. L'originalité de ce sport bien sénégalaise réside dans le caractère mystique que la lutte offre (Cf. Annexe II, fig. 5). Son omniprésence ne ferait aucun doute et dans cette vision à la fois divine, mystique, magique, le Sport transcenderait les hommes, il serait « de partout et de toujours », il apparaît, dès lors, comme une sorte d'entité supranaturelle<sup>9</sup>. « Le plus spectaculaire est l'utilisation des gris-gris, appelés aussi « xons », « xondiomes », « xorom ci »... mais toutes ces appellations renvoient à l'utilisation des gris-gris qui est un héritage bien vivant des croyances animistes » (Khaly Sambe, enseignant à l'INSEPS). Au-delà de son aspect magico religieux et ritualisé, parfois folklorique, c'est « un véritable fait de société », qui symbolise toute une tradition ancestrale. À force de fréquenter l'arène ou de regarder à la télé les journées de lutte, les gens finissent par s'habituer à certaines pratiques et à certains objets qui, à la limite, deviennent d'une banalité absolue (pour les lutteurs par exemple : animaux immolés en direct, fléchettes, fermeture de cadenas en direction de son adversaire, bris d'œufs, port d'amulettes et de gris-gris autour du cou, de la tête, des bras, de la ceinture, des cuisses et des jambes, pour se protéger du mauvais esprit et du mauvais sort jeté par l'adversaire.

Dans ce monde surnaturel des «xarfa xufa» (pratiques liturgiques), il y a trois axes majeurs qui se dégagent : la protection contre le mauvais sort, les pratiques conférant une puissance surnaturelle et les effets neutralisants sont recherchés par les acteurs qui s'adonnent à la pratique mystique.

#### ➤ **La force protectrice**

Les lutteurs font appel à l'arsenal mystique pour d'abord se protéger mais également pour être galvanisés par une préparation mystique qui tient lieu de préparation mentale. C'est dans ce cadre que rentrent plusieurs pratiques. Comme pour tous les professionnels du sport, la préparation psychologique occupe une place

---

<sup>9</sup>- Qui ne peut s'expliquer rationnellement et paraît ne pas obéir aux lois de la nature.

importante dans son entraînement. Pour L2, lutteur en activité, « aucun lutteur n'ira en découdre sans le respect de ce rituel qui est bien ancré dans nos habitudes. Personnellement, dès mon entrée dans le stade, je fais une prière pour que Dieu me donne la victoire, puis je porte certains talisman que me donne mon entourage en faisant quelques gestes." Les versets de Coran récités et les ablutions rentrent dans cet aspect de la question. Des lutteurs ont plusieurs fois, après un combat, dit qu'ils n'avaient pas vu leur adversaire. C'est le cas d'Issa Pouye, lors de son face-à-face avec Lac de Guiers 2. D'autres font état de la présence d'une belle femme «djinn» dans l'arène. Après avoir essuyé sa première défaite contre Bombardier, Tyson l'avait évoquée et Moussa Gningue de Fass l'avait confirmée. A ce niveau de la protection, les protagonistes n'hésitent pas à opter pour le port des amulettes sur la poitrine, au cou, attachées aux poignets, à l'avant-bras, autour des reins, aux pieds, à la cheville..., aucune partie du corps n'est épargnée.

Les réalités sénégalaises sont prises en compte par les lutteurs et leurs staffs mais également par tous les acteurs concernés. Pour R2, reporter TV/Communicateur traditionnel, « dans la tradition sénégalaise, on dit qu'il faut se protéger contre le mauvais sort, le regard de certains esprits mal intentionnés. Et, les lutteurs qui se dénudent dans l'arène ne se font pas prier pour cela. Mais, il faut noter qu'au-delà de la protection, les lutteurs cherchent à neutraliser leurs adversaires. Aujourd'hui, nul n'ose dire que le mystique n'a pas de place dans la discipline ». «Dans l'arène, tout le monde se blinde mystiquement avant de venir au stade. Il n'y a pas que les lutteurs qui essaient de se protéger. Même les amateurs, griot, commentateur, promoteur... sont adeptes de ce fléau », poursuit R1.

### ➤ **Les pratiques ésotériques**

Mais en sus de cette protection, les lutteurs cherchent toujours à dominer mystiquement leurs adversaires. Ainsi, ils font appel à plusieurs trucs et astuces. C'est le cas des sacrifices sanglants (il faut verser du sang). C'est ce qui explique l'immolation d'animaux dans l'arène ou à la maison. Tout le monde a son marabout, tout le monde a son féticheur, reconnaît L4, lui-même ancien lutteur avant de dire que « pour certains combats il arrive qu'un marabout vous demande d'enterrer des animaux vivants, passer une nuit au cimetière pour vaincre car là-bas on dort à jamais (...) des fois il faut changer d'itinéraire de voyage ou de manière d'entrer ». Par ce propos, il signifie que, par analogie, l'animal enterré représente le lutteur

adversaire qui, alors, sera comme mort, neutralisé. Lors de sa confrontation avec Bombardier, on a prêté à Gris Bordeaux un certain nombre de pratiques allant dans ce sens. Ainsi, ce jour là, la presse avait souligné la présence d'un pigeon blanc mort, un bélier noir, un bœuf gris attaché quelque part dans le stade. Et pour compléter le tout, il y avait à côté de ces animaux un miroir neuf, des torches, un petit arc avec une flèche qui y est attachées...

D'autres lutteurs optent également pour l'utilisation d'ustensile de cuisine ou de matériels domestiques comme le balai, le mortier, le pilon, laalebasse décorée d'écritures saintes du Coran.

➤ **La force extérieure ?**

Pour dominer leurs adversaires d'autres lutteurs feraient appel à des forces surnaturelles pour remporter leurs combats. Ces pratiques mystiques sont rehaussées par la présence dans l'arène de sorciers et marabouts avec toute leur panoplie impressionnante d'articles sensés donner la victoire à leur poulain. Avec l'avènement de Modou Lô, les jeunes amateurs ont découvert le fameux «seeki» (augmentation, à vue d'œil, du volume). La croyance populaire a attribué à Modou Lô et à Ama Baldé la prise de volume après avoir pris un bain et verser de l'eau dans l'enceinte. Dans cette panoplie, il y a le «lap také» (sorte d'amulettes qu'on serre au niveau de l'avant-bras) qui est sensée mettre K.O son adversaire en augmentant la puissance du bras qui la porte. Les éléments entrant dans la composition ou stratégie mystique sont nombreux et la liste ne saurait être exhaustive. C'est le cas des cauris, des cornes, des peaux, ou organes d'animaux, des «gnax» (vases) ou des bidons remplis d'eau de couleurs différentes, de lait caillé (cf. Annexe II, fig. 3 et 4).

Forces de la nature, ces lutteurs, issus pour la plupart des campagnes et illettrés, ont de fermes croyances dans les esprits, ceux qui font gagner ou perdre. Qu'on y croit ou non, pratiques obscures pour les uns, hygiène de vie pour les autres, ces rituels magico-religieux font partie de notre quotidien. Certains esprits des plus rationnels reconnaissent qu'ils y croient, chacun a au moins un exemple pour témoigner de l'existence de tel ou tel procédé surnaturel. La présence des pratiques magico-religieuses et rituelles fait émerger une dimension attractive chez les amateurs et donnent à la discipline un caractère symbolique socialement partagé. L'intensité du combat et la confiance des deux mastodontes sont mesurées à partir de la préparation et du contenu mystique. Le public très connaisseur de la signification de ce rituel s'y adonne de tout cœur.

La mise en scène des combats prend en compte des données fondamentales de la culturalité africaine. L'avant combat est l'occasion d'un interminable balai de rituels magico religieux compris dans la durée de la cérémonie. En effet, le lutteur et son entourage se voient dans l'obligation de se soumettre à des pratiques mystiques à des fins de protection, mais aussi pour se rassurer et se motiver, peut-être également pour affirmer leur totale inscription dans une communauté de croyances partagées, peut-être encore parce que ces combats renvoient à l'affrontement tragique vie-mort. Dans ce sens, A1, maître de cérémonie soutient qu' « en enlevant les pratiques culturelles et mystiques, ça ne sera plus de la lutte et on tendra beaucoup plus vers les sports occidentaux tels la boxe, le catch.... et c'est là où réside sa différence par rapport aux autres formes de lutte ».

Le marabout joue un rôle très important dans la vie du lutteur et dans le déroulement de ses combats. C'est lui qui décide de la place à occuper sur l'aire, de la manière de s'orienter, de la manière et du moment d'entrée dans le stade. Il peut même influencer l'heure du combat. Il donne au lutteur des amulettes, de l'eau bénite et il prédit souvent l'issue du combat. Il est assimilé à un préparateur mental. Selon A. Badji, les lutteurs « préfèrent donner 3 000 000 FCFA à un marabout que 20 000 à un préparateur physique ».

# CONCLUSION ET PERSPECTIVES

## Conclusion et perspectives

Les pratiques corporelles traditionnelles sont les procédés, les manières et surtout les usages du corps dans les activités humaines qui sont passées dans les habitudes des ethnies. Habitudes corporelles qui, grâce aux légendes, aux coutumes, voire aux doctrines qui caractérisent le sport en général et la lutte en particulier, sont passées et retenues comme faits culturels, ou éléments de civilisation. Par le mode de vie, la société traditionnelle a créé une technique, une utilisation particulière du corps. Toutes ces techniques et cette utilisation du corps répondent à des besoins précis, visent des « objectifs » de survie. Il n'en demeure pas moins que ce mode de vie a une incidence sur les jeunes d'alors et d'aujourd'hui.

Il s'agit de prendre notre « folklore » au sérieux autrement qu'à travers le sens que la colonisation lui a donné, en parlant de nos valeurs traditionnelles, de sucer, d'aspirer à travers le temps, la société, toute la sève qui nourrit et fermente justement cette culture de la lutte et qui lui donne son sens, son âme, et de la traduire en expression par le corps dans notre vie de tous les jours.

La lutte sénégalaise, activité corporelle et ludique devenue urbaine comporte plus aujourd'hui plus d'enjeux politiques, économiques qu'éducatifs. Alors que ses premiers objectifs étaient d'éducation et renforcement communautaire, la modernité a occasionné ainsi une marchandisation de nos us et coutumes. Certes, la lutte ne pouvait pas être en marge face à ce phénomène de transformation et d'évolution symbolique, socioéconomique et professionnelle.

Cependant, l'article où Alioune SARR (CNGL) déclare qu'il y a trop de mystique dans l'arène est en contradiction avec cette prégnance<sup>10</sup> de la puissance mystique chez les lutteurs et tous les acteurs de la lutte, comme ceux de l'arène. Il semble alors qu'il y ait un conflit, ou une tension dialectique entre un souci et des efforts de rationalisation et d'institutionnalisation dans la mouvance du CNGL et des aspects apparemment traditionnels ou des aspects irrationnels. Ne pourrait-on pas penser qu'il s'agit d'un antagonisme entre un ordre technique, une sportivisation et

---

<sup>10</sup>- Forme et stabilité d'une structure perceptive particulière, souvent en opposition avec d'autres formes moins spontanées.

un ordre ethno-mystique ? Y aurait-il là, une tendance à l'universalisation et à la structuration rationnelle des performances, et des pratiques selon un code de valeurs sportives à l'encontre des particularités culturelles et mystiques ?

Mais on peut noter aussi une certaine « folklorisation » de l'arène de lutte par la tendance en à faire un spectacle culturel, où s'affirmerait l'identité sénégalaise à travers ses particularités ethniques, ses danses et chants, ses exemples de moments rituels (mêlant « circoncis », fanfare (cf. Annexes), griots devenus commentateurs médiatiques, plateaux TV, banderole de sponsors, etc.). Est-ce un « bricolage » identitaire de cette communauté élargie que cristallise l'arène de lutte, ou bien est-ce un détournement commercial et un aplatissement, un affadissement, un désenchantement de ce monde qui y perd son sens ?

Nous avons saisi l'arène comme creuset et noyau de la complexité de la société sénégalaise, de sa richesse et de ses contradictions apparentes, de la sorte de « bricolage » (au sens noble du terme) identitaire dont elle est l'objet.

Ne pourrait-on pas alors, considérer que l'arène de lutte aujourd'hui est le lieu privilégié de réinvention de la tradition ou de sa perte ?

Si la part mystique et ésotérique a toujours été présente dans l'arène, il semble que, curieusement, comme nous l'avons évoqué ci-dessus celle-ci se renforce aujourd'hui. Peut-être faudrait-il alors comprendre cette évolution paradoxale comme une réinvention de la tradition.

En effet, si comme l'étudie Eric Hobsbawm et Terence Ranger (1995), les hommes inventent parfois des traditions forgées récemment comme des réponses à des temps de crise, à de nouvelles situations pour conjurer leurs menaces en se rassurant et en renvoyant au passé prétendu pour se légitimer (1995), nous pourrions ici parler non pas d'invention de la tradition mais de « réinvention ».

En effet, puisque la tradition existe bel et bien mais que la société de la lutte, dans le creuset qu'est l'arène, conjugue les éléments du rituel et de la mystique traditionnels avec des facteurs symboliques reflétant la modernité (T-shirts aux couleurs du sponsors quasi ritualisés, casquettes aux mêmes couleurs, musiques aux rythmes et aux sons arrangés à la mode actuelle, entrée avec automobiles de luxe style 4x4, etc.) et renvoyant au monde moderne mondialisé avec des éléments traditionnels, un nouveau bagage symbolique émerge.

Toute tradition comporte à la différence d'une convention ou d'une routine, une charge symbolique complexe, dynamique propre à se renouveler.

Au fond, il s'agit dans l'arène, d'une sorte de cérémonie hybride, de spectacle aux apparences du show parfois, mais aussi de folklore parfois, d'autres fois et pour autant d'une mise en scène et en signes tragico-comique, ritualisée, fortement investie et chargée de sens, surdéterminée par tous les acteurs.

Peut-être n'est-il pas étonnant que dans la société sénégalaise en pleine mutation aujourd'hui, tant au plan des valeurs que sur celui des structures sociales, économiques et politiques, société dans laquelle un certain déséquilibre existe, un certain effritement des traditions et des coutumes, et dans laquelle un désir d'individualisation existe corrélé à une « lente corrosion des modèles régulateurs » (Sow I., 2009), et face au nivellement par la mondialisation, ce soit dans ce phénomène social total de la lutte porté dans l'arène que se jouent ces recompositions.

La mondialisation sportive et son universalisation va-t-elle envahir l'arène et la transformer ou bien celle-ci va-t-elle se réinventer en ne se privant de rien, en quelque sorte ?

Notre perspective a été anthropologique, visant la compréhension la plus globale possible de l'objet d'étude engageant l'humain, ses pratiques, ses productions et les sens qu'il leur accorde.

Ballandier (1994) définit l'anthropologie actuelle comme ayant la mission scientifique de « rendre accessible et compréhensible la diversité des expériences par lesquelles les hommes façonnent ou informent leurs rapports sociaux et leurs configurations culturelles, les interprètent et les utilisent», pour notre modeste part, nous avons essayé de rendre un peu plus intelligible la complexité de l'arène de lutte au Sénégal et à Dakar en particulier.

# BIBLIOGRAPHIE

## *BIBLIOGRAPHIE*

### **Ouvrages :**

**BALANDIER G.**, 1994, *L'effet d'écriture en anthropologie*.

Beart (1960). *Recherches des éléments d'une sociologie des peuples africains à partir de leurs jeux*. Paris : Présence Africaine.

**BORDAS P.** (2004). " L'Afrique à poings nus", Paris, Seuil.

**BROMBERGER C.** (1995). "*Le match de football : Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*", Paris, MSH.

**DIA, I.A.** (2008). " Considération générale sur la psychomotricité", Licence STAPS, INSEPS, DAKAR,

**DIOP M.C.**, 2008, « Introduction », In Diop M.C. (Dir.), *Le Sénégal des migrations - Mobilités, identités et sociétés*, Paris : Karthala.

**GARAUDY R.** (1973). " Danser sa vie", paris, Editions du Seuil.

**GOFFMAN E.** (1987). "*Façons de parler*", Paris, Éd. de Minuit, p. 167, 204).

**KALALOBE, I.** (1962). La vocation africaine du sport. *Présence Africaine*, XLI, 2<sup>e</sup> trimestre, p. 34.

**MAUSS M.** (1969). "Revue de l'histoire des religions", Paris: Les Éditions de Minuit, , pp. 365 à 368.

**PETROV, R.** (1984). "*Lutte libre et gréco-romaine*", Lausanne : Ed. Fila

**PICARD D.**, "Les rituels du savoir-vivre", Le Seuil, 1995

## **Revues :**

**Fédération Française de Lutte.** (1981). "Lutte, un programme d'apprentissage".  
*Revue*, p.41.

**N'DIAYE, A-R.** (1996). *De la lutte traditionnelle chez les sérères fondement mythique, techniques et langages gestuels.* Éd. Sépia.

**NDIAYE N.** (2008) " Dakar et ses étrangers, la construction politique et sociale de la cohabitation communautaire ", *In* Diop M.C. (Dir.), *Le Sénégal des migrations - Mobilités, identités et sociétés*, Paris : Karthala

**OLIVIER DE SARDAN. J.-P.** « L'anthropologie du changement social et du développement comme ambition théorique ? », *in Bulletin de l'APAD*, n°1.

**SOUMARE M.** (2002/2). "Initiatives locales et lutte contre la pauvreté en milieu urbain l'exemple de Yeumbeul au Sénégal", *Revue internationale des sciences sociales*, N° 172, p. 287-293.

**VERNIERE M.** (1977). "*Dakar et son double. Dagoudane Pikine. Volontarisme d'Etat et spontanéisme populaire*", Paris : bibliothèque nationale.

**SOW I.** (2009). " Divination, Marabout, Destin, aux sources de l'imaginaire", Dakar, IFAN Ch. A. Diop, p. 21.

**WANE C.T., ROBIN J. F., BOUTHIER D.** (2010). " Représentations sociales de la lutte sénégalaise : perspectives d'élaboration de Contenus", JRIEPS, Laboratoire VST2I, Université Bordeaux 2, EA 4140

## Mémoires

**BADJI A.** (1981/82). "La lutte traditionnelle Joola : études et perspectives", Mémoire de maitrise, INSEPS, 47p.

**BASSENE J.** (2009). "Lutte traditionnelle dans la Kassa", Mémoire de Maîtrise, INSEPS, DAKAR,

**LY, O.** (1996). "*De la dépréciation de nos activités sportives traditionnelles : exemples de la lutte sénégalaise*", Mémoire de maîtrise STAPS, INSEPS, Dakar, p. 22.

## Webographie

**Hobsbawm E.** « Inventer des traditions », *Enquête*, Usages de la tradition, 1995.

[En ligne], mis en ligne le 7 janvier 2008. URL :

<http://enquete.revues.org/document319.html>. Consulté le 31 juillet 2010.

[http// : \[www.mbeursenegal.com/actualités/311-docteur-alioune-sarr-president-du-cng-de-lutte/il-y-a-trop-de-mystique-dans-l-arene\]\(http://www.mbeursenegal.com/actualités/311-docteur-alioune-sarr-president-du-cng-de-lutte/il-y-a-trop-de-mystique-dans-l-arene\)](http://www.mbeursenegal.com/actualités/311-docteur-alioune-sarr-president-du-cng-de-lutte/il-y-a-trop-de-mystique-dans-l-arene)

[http// : \[www.mbeursenegal.com/actualités\]\(http://www.mbeursenegal.com/actualités\)](http://www.mbeursenegal.com/actualités)

[www.au-senegal.com/La-lutte-senegalaise.html](http://www.au-senegal.com/La-lutte-senegalaise.html)

[http://www.au-senegal.com/spip.php?page=article\\_pdf&id\\_article=95](http://www.au-senegal.com/spip.php?page=article_pdf&id_article=95)

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Lutte\\_s%C3%A9n%C3%A9galaise](http://fr.wikipedia.org/wiki/Lutte_s%C3%A9n%C3%A9galaise)

<http://www.dembilamb.net/>

<http://www.google.sn/search?hl=fr&client=firefox->

[a&hs=KFa&rls=org.mozilla%3Afr%3Aofficial&q=la+lutte+au+s%C3%A9n%C3%A9galaise&aq=f&aqi=g1&aql=&oq=&gs\\_rfai=](http://www.google.sn/search?hl=fr&client=firefox-a&hs=KFa&rls=org.mozilla%3Afr%3Aofficial&q=la+lutte+au+s%C3%A9n%C3%A9galaise&aq=f&aqi=g1&aql=&oq=&gs_rfai=)

# ANNEXES

## **ANNEXES**

### **Fiche signalétique pur lutteurs**

- NOM, PRENOM,
- Age
- quartier
- ECURIE (nom et situation géographique)
- SURNOM
- Date d'entrée dans l'écurie
- Appartenance ethnique
- Profession
- Niveau d'études
- Y a-t-il des parents lutteurs ? (un père, un frère lutteur ?)
- Depuis quand pratique t-il la lutte ?
- Taille / Poids
- Pratique de la lutte traditionnelle sans frappe et avec frappe et lutte olympique  
: OUI / NON
- Palmarès dans les combats de lutte traditionnelle sans frappe : Mbapatt,  
drapeau du chef de l'Etat, championnat d'Afrique
- Expérience / Palmarès dans la lutte Olympique
- Palmarès en lutte avec frappe

## **Fiche signalétique pour les autres personnes ressources**

- NOM, PRENOM,
- Age
- quartier
- SURNOM
- Appartenance ethnique
- Profession
- Niveau d'études
- Y a-t-il des parents lutteurs ? (un père, un frère lutteur ?)

## Trame d'entretiens

### **1. Entretiens LUTTEURS**

- Comment faites vous votre entrée dans l'arène ? Par où ? Pourquoi ?  
Comment ?
- Quel temps avez-vous pour le rituel?
- Est-ce suffisant et y a-t-il eu une évolution ?
- Comment occupez vous l'espace ?
- Y a-t-il eu une évolution ?
- Comment vous positionnez vous ? Pourquoi ? Repérage, points cardinaux ?
- Quelles sont les différentes étapes du temps que vous mettez pour vous dévêtir, pour arriver au dépouillement ?  
A partir de quand êtes vous dévêtu ?
- Combien de bains prenez-vous ?
- De quoi sont-ils constitués ?
- Est-ce que vous faites attention à ce qu'ils soient compatibles avec le règlement ? (huile, etc.)
- Quelles sont les différentes étapes depuis votre entrée jusqu'au moment où vous fixez votre place ?  
Donnez le plus de détails possibles (objets, gestes, autres) ;  
Lui demander s'il en oublie.  
Lui demander pourquoi systématiquement (pour chacune des réponses à cette question : objet ? Lequel ? Pourquoi ?, etc.
- Comment choisissez-vous votre chorégraphie ?
- Comment la préparez-vous ?
- Comment choisissez-vous le rythme sacré (bakk)
- Que faites vous quand vous êtes vainqueur, dans l'arène ?
- Qui ou quoi invoquez vous pour votre victoire ou votre défaite ?
- Est-ce que vous retournez immédiatement chez vous et pourquoi ? Même si il y a quelqu'un de votre écurie après vous qui combat ?
- Diriez-vous que le combat est  
un spectacle, (pourquoi ?)  
une pratique sacrée, (pourquoi ?)  
un défi aux esprits ? (pourquoi ?)

(laissez le lutteur proposer autre chose si possible, et il peut répondre oui à toutes les dénominations proposées, mais demandez lui pourquoi ?)

## **2. Entretien GRIOTS**

- Pourriez-vous rapidement vous présenter, et présenter ce qui vous a amené à la lutte ?
- Quel est le rythme de l'appel de l'arène ? Comment s'appelle t-il ?
- Quelle est sa signification ?
- Comment savez-vous le rythme de chaque lutteur ? Par son ethnie, celui de son village, la connaissance que vous en avez ?
- Y a-t-il des rythmes génériques (identiques et premiers) ou bien chaque lutteur a son rythme propre ?
- Pouvez-vous nous en citer 2 et donner leur signification ?
- Avez-vous un rythme pour vous protéger vous-même ?
- Pensez vous que les rythmes profanes et sacrés sont restés les mêmes ?
- Pensez vous que les chorégraphies sont restées les mêmes ?
- Y a-t-il des lutteurs qui ont hérité de bakk ?

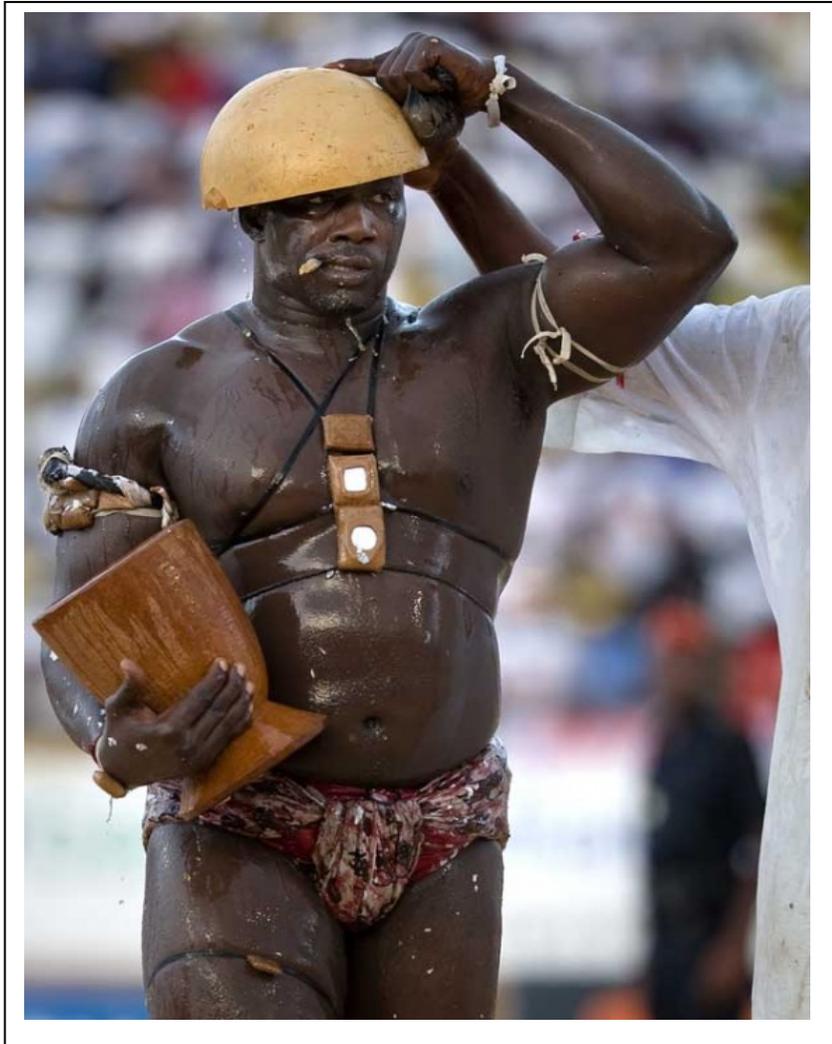
## **3. Entretien COMMUNICATEURS traditionnels et TV (consultants, reportages)**

- Pourriez-vous rapidement vous présenter, et présenter ce qui vous a amené à la lutte ?
- Lors de la manifestation de lutte, sur quoi mettez vous l'accent ? : entrée du lutteur, arrivée, occupation espace arène, verdict, gris-gris et préparation mystique, interview du lutteur ? autres ?
- Quels sont les principaux aspects des commentaires ?
- Percevez vous aux différents signes identifiés jusqu'au combat, l'état de forme du lutteur ? et selon quels critères ?

#### **4. Entretien avec les chanteuses / chanteurs**

- Pourriez-vous rapidement vous présenter, et présenter ce qui vous a amené à la lutte ?
- Quels sont les différents chants connus aux différents moments ?
- Quelle est leur signification et leur but ? Laudatifs, narratifs, incitatifs, symboliques et/ou poétiques ?
- Pourriez-vous donner des exemples de quelques paroles pour chacun des types de chant ?
- Y a-t-il eu selon vous une évolution des conteurs et de l'importance accordée aux chants par le lutteur ?
- Quel est le rôle et l'importance des chants dans le combat lui-même ?





**MOUNJIANG PRODUCTIONS** Présente

la 8<sup>ème</sup> Edition du Drapeau de **Mr Mbaye DIAGNE**  
 Sous la présidence d'honneur de son Excellence **Maitre Abdoulaye WADE**  
 Président de la République du Sénégal

**Papa Tine Sandicat**  
Ecurie Force one

**Tidjane Faye**  
Ecurie Lansar

**Abdoulaye Wade Mbaye diagne**

**8<sup>ème</sup> Edition du Drapeau de M. MBaye DIAGNE**  
**Trophée Cheikh Sarr Grand Amateur de lutte**  
**Soutien aux Festivités**  
**DES 50 ANS D'INDEPENDANCE DU SENEGAL**

**Kaw cissé**  
Ecurie Dalifort

**Mame Diogomaye**  
Ecole de lutte Boye Niang

**Papa Thiam**  
Ecurie Thiaroye Gare

**L'eau chaude**  
Ecurie Ablaye Diéne Yarakh

**Samedi 13 Février**  
**au Stade Demba Diop**

**Drogba**  
Ecurie Keur Massar

**Max M'bargane N°2**  
Ecurie Keur Massar

**Seydina Issa**  
Ecole de lutte manga2

**Mame Balla**  
Ecole de lutte Balla Gaye

**Entree: Annexe loge : 3.000F - Tribune: 1.500F - Enfant : 500F**

**Tambour Major : Famille Pape Seck - Babou Ngom**  
**Chants : Nabou Yadane - Doudou Seck - Pape Ndiaye - Micro central : Amadou Niang et Ousmane Diouf**

**Logement : 00 33 75 84**



